

## **PATRIMOINE ARCHÉOLOGIQUE DES POTERIES, BRIQUETERIES, TUILERIES ET FABRIQUES DE PIPES AU QUÉBEC**

**Étude produite dans le cadre de la participation du Québec au  
Répertoire canadien des lieux patrimoniaux, volet archéologique**

## RÉSUMÉ

---

Comprenant un volet archéologique, le Répertoire canadien des lieux patrimoniaux est une base de données en ligne dans laquelle sont inscrits les biens immobiliers et les lieux patrimoniaux bénéficiant d'une reconnaissance fédérale, provinciale ou municipale. Les données issues des études archéologiques et les diverses ressources archéologiques (vestiges architecturaux, dépôts stratigraphiques et témoins de culture matérielle) forment le patrimoine archéologique. Parmi les multiples aspects de ce patrimoine, figurent les sites associés à la production d'objets en céramique, soit les poteries, les briqueteries, les tuileries et les fabriques de pipes. Aucun lieu de production céramique n'est inscrit au Répertoire du patrimoine culturel du Québec et l'Inventaire des sites archéologiques du Québec ne contient guère plus qu'une trentaine de sites associés à la fabrication de poterie, de briques, de tuiles et de pipes. Bien que seuls quelques-uns de ces sites aient été fouillés, plusieurs ont fait l'objet d'un inventaire. Aucun ne bénéficie toutefois d'un statut fédéral, provincial ou municipal. Le présent document, par la caractérisation des lieux de production céramique et l'évaluation de leur valeur documentaire et d'évocation, vise à favoriser la conservation, l'étude et la mise en valeur des sites les plus dignes d'intérêt.

Trente-cinq sites archéologiques rattachés à une production céramique ont été identifiés dans l'ISAQ. Après avoir dressé un portrait général des ateliers et des industries céramiques dans la province depuis le Régime français jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle, nous avons fait état des découvertes effectuées sur ces 35 sites. Ensuite, l'apport de ces sites à la connaissance a été démontré et une méthodologie générale de recherche au terrain a été proposée. Treize sites ont été jugés d'un intérêt supérieur, soit ceux de St. Johns Stone Chinaware (BhFh-8), des fabriques de pipes Bannerman (BjFj-26) et Henderson (BjFj-135), des potiers Antoine Duplaquet dit Lambert (BkFg-4), Nicolas Prévost (BkFg-7), Orille Joubert (CaFe-2), Jean-Baptiste Briaire (CbFe-3) puis Briaire et Courtemanche (CbFe-4), de la poterie Bell (CeEt-23), du potier Pierre Vincent (CeEt-819), de la poterie de Cap-Rouge (CeEu-3) puis des potiers Étienne Robitaille (CeEu-8) et Philippe Joubert (CjEI-4).

## LISTE DES PARTICIPANTS

---

### DIRECTION DE L'ÉTUDE

#### Ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine

Pierre Desrosiers      Archéologue

### RÉALISATION DE L'ÉTUDE

#### Ethnoscop

Martin Royer            Archéologue chargé de projet

Liliane Carle            Géographe-cartographe

Armelle Ménard        Édition

Jean Poirier            Révision

ISBN : 978-2-550-59803-9 (PDF)

## TABLE DES MATIÈRES

---

RÉSUMÉ .....	i
LISTE DES PARTICIPANTS .....	ii
TABLE DES MATIÈRES.....	iii
LISTES DES PLANS ET DES TABLEAUX .....	iv
<b>1.0 INTRODUCTION.....</b>	<b>1</b>
1.1 CONTEXTE.....	1
1.2 MANDAT .....	1
1.3 PRODUITS DE L'ARGILE .....	2
<b>2.0 PERSPECTIVE CHRONOLOGIQUE ET GÉOGRAPHIQUE.....</b>	<b>4</b>
2.1 POTERIES .....	4
2.1.1 Régime français .....	4
2.1.2 Expansion des poteries (1760-1830) .....	6
2.1.3 Âge d'or et déclin des poteries artisanales (1830-1860).....	9
2.1.4 Manufactures (à partir du milieu du XIX <sup>e</sup> siècle).....	10
2.2 BRIQUETERIES .....	14
2.3 TUILERIES.....	15
2.4 FABRIQUES DE PIPES À FUMER .....	16
<b>3.0 SITES ARCHÉOLOGIQUES QUÉBÉCOIS ASSOCIÉS AUX POTERIES, BRIQUETERIES, TUILERIES ET FABRIQUES DE PIPES.....</b>	<b>19</b>
3.1 POTERIES .....	27
3.2 BRIQUETERIES .....	35
3.3 TUILERIES.....	36
3.4 FABRIQUES DE PIPES À FUMER .....	36
<b>4.0 CONTRIBUTION DE L'ARCHÉOLOGIE À LA CONNAISSANCE DES POTERIES, BRIQUETERIES, TUILERIES ET FABRIQUES DE PIPES.....</b>	<b>38</b>
<b>5.0 MÉTHODES DE RECHERCHE AU TERRAIN.....</b>	<b>46</b>
<b>6.0 SITES ARCHÉOLOGIQUES DE POTERIES ET DE FABRIQUES DE PIPES D'INTÉRÊT PARTICULIER .....</b>	<b>50</b>
<b>7.0 CONCLUSION .....</b>	<b>52</b>
<b>LEXIQUE .....</b>	<b>53</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE .....</b>	<b>55</b>

## LISTE DES PLANS

---

Plan 1	Localisation des sites archéologiques de potiers.....	25
Plan 2	Localisation des sites de potiers identifiés dans le pré-inventaire .....	26

## LISTE DES TABLEAUX

---

Tableau 1	Sites archéologiques québécois associés aux poteries, briqueteries, tuileries et fabriques de pipes .....	20
Tableau 2	Certaines caractéristiques des pièces extraites des sites de potiers, de briquetiers et de pipiers.....	44
Tableau 3	Sites archéologiques de poteries et de fabriques de pipes d'intérêt particulier .....	51

## 1.0 INTRODUCTION

### 1.1 CONTEXTE

L'Initiative des endroits historiques est un projet du gouvernement fédéral visant la conservation et la mise en valeur des lieux patrimoniaux, en particulier par le biais du Répertoire canadien des lieux patrimoniaux (RCLP), une base de données en ligne élaborée depuis 2004 et dans laquelle sont inscrits les biens immobiliers et les lieux patrimoniaux bénéficiant d'une reconnaissance fédérale, provinciale ou municipale. Grâce à la contribution du gouvernement du Canada, le gouvernement du Québec, représenté par le ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine, participe à la réalisation du RCLP. Pour ce faire, il est nécessaire de mettre à jour les informations pertinentes.

L'archéologie, par les cultures dont elle traite, les thématiques qu'elle aborde et les méthodes qu'elle utilise, contribue à l'avancement des connaissances quant à l'occupation du territoire québécois et canadien. Les données issues des études archéologiques et les diverses ressources archéologiques (vestiges architecturaux, couches stratigraphiques et témoins de culture matérielle) forment le patrimoine archéologique. Parmi les multiples aspects de ce patrimoine, figurent les sites associés à la production d'objets en céramique, soit les poteries, les briqueteries, les tuileries et les fabriques de pipes. Compte tenu de sa durabilité, la céramique figure parmi les matériaux les plus abondants en archéologie. Cependant, si elle est très fréquemment découverte en contexte d'utilisation, elle l'est beaucoup plus rarement en contexte de production. Ainsi, aucun lieu de production céramique n'est inscrit au Répertoire du patrimoine culturel du Québec et l'Inventaire des sites archéologiques du Québec (ISAQ) ne comprend à peine plus qu'une trentaine de sites associés à la fabrication de poterie, de briques, de tuiles et de pipes<sup>1</sup>. Ces sites se retrouvent presque tous dans la vallée du Saint-Laurent : tout en constituant le berceau de la colonisation du Québec, cette vallée recèle d'épais dépôts d'argile. Bien que seuls quelques-uns des sites de production aient été fouillés, plusieurs ont fait l'objet d'un inventaire. Aucun ne bénéficie toutefois d'un statut fédéral, provincial ou municipal. Le présent document, par la caractérisation des lieux de production céramique et l'évaluation de leur valeur documentaire et d'évocation, vise à favoriser la conservation, l'étude et la mise en valeur des sites les plus dignes d'intérêt.

### 1.2 MANDAT

Le mandat consiste à compiler les informations disponibles dans l'ISAQ (incluant le pré-inventaire) quant à la thématique des poteries, briqueteries, tuileries et fabriques de pipes afin d'identifier les ressources archéologiques et d'établir leur intérêt. Il s'adresse à tous les sites de production céramique de la période historique, plus précisément du milieu du XVII<sup>e</sup> siècle au début du XX<sup>e</sup> siècle. Pour ce faire, le mandat, qui doit permettre de guider des choix de planification, de gestion, de conservation et de mise en valeur, comprend cinq étapes :

- 1) Dresser une synthèse thématique des sites archéologiques. Même si l'étude ne vise pas à reconstituer l'histoire des lieux de production céramique, une perspective chronologique et géographique (chapitre 2 du présent document) a été produite de façon à pouvoir mieux

---

<sup>1</sup> Le pré-inventaire fournit toutefois une localisation approximative pour 164 sites de potiers de terre.

cerner par la suite le contexte dans lequel s'inscrivent les sites archéologiques, décrits dans le chapitre 3 et compilés sous la forme d'un tableau.

- 2) Identifier l'apport de l'archéologie à la connaissance des sites de production céramique.
- 3) Établir une méthodologie de recherche propre à l'exploitation des ressources archéologiques présentes sur les sites de poteries, de briqueteries, de tuileries et de fabriques de pipes.
- 4) Élaborer une grille d'évaluation des sites archéologiques associés à la thématique<sup>2</sup>.

### 1.3 PRODUITS DE L'ARGILE

Les produits étudiés ici, soit la poterie, les briques, les tuiles et les pipes, sont tous fabriqués d'argile, un matériau plastique issu de la décomposition des roches feldspathiques et principalement composé de silice, d'alumine et d'eau. L'art céramique concerne la fabrication d'objets en argile modelée et généralement cuite. Ces objets peuvent se distinguer selon leur forme et leur fonction (par exemple la céramique architecturale comprenant les briques et les tuiles) ou selon le type d'argile dont ils sont composés et le degré de cuisson qu'ils subissent. Ainsi, la terre cuite grossière (poterie commune, briques et tuiles) est cuite à moins de 1000° C, la terre cuite fine blanche à environ 1150° C et le grès à près de 1300° C.

La vaisselle de terre cuite porte le nom de poterie. Les contenants en terre cuite grossière ou commune sont à pâte poreuse et rouge, recouverte ou non d'une glaçure (ou vernis). La terre cuite fine, la terre cuite fine argileuse (les pipes à fumer) et le grès sont plus ou moins vitrifiés et imperméables. La chaîne opératoire, c'est-à-dire le mode de fabrication des poteries, comprend l'extraction de l'argile, le malaxage, le façonnage, le séchage et la cuisson. Une fois que les dépôts appropriés ont été identifiés, l'argile est ramassée, humidifiée, tamisée puis mélangée manuellement ou mécaniquement à des dégraissants (réfractaires, fusibles ou combustibles), ensuite maturée et découpée en blocs. Outre l'argile, il faut également acquérir du combustible pour la cuisson, des minéraux pour les glaçures et divers dégraissants (chamotte [céramique broyée], sable, quartz, silice, mica, chaux, cendres, bran de scie, paille, etc.). Pour le façonnage, l'argile est pétrie puis tournée ou moulée et éventuellement garnie de pièces comme un bec verseur, une anse ou des pieds. Le séchage des pièces est fait à l'extérieur par temps chaud et sec, dans des hangars par temps froid et humide. La cuisson inclut l'enfournement, la chauffe, le refroidissement, le défournement et l'entreposage; une seconde cuisson est nécessaire après l'ajout d'une glaçure.

Les briques sont des pierres artificielles de forme rectangulaire, moulées à la main ou à la machine. Comme pour celle de contenants, la production de briques comprend l'extraction de l'argile, la maturation, le malaxage, le moulage, le séchage, la cuisson et l'entreposage. Les fours des briqueteries artisanales sont construits sur un terrain plat en disposant des briques crues de façon à former des voûtes sur lesquelles peuvent être empilées de nombreuses autres briques crues (cuisson en meules ou à la volée). Ainsi bâti de dizaines de milliers de briques, le four est recouvert de briques cuites, l'ensemble scellé par de la boue et les voûtes fermées par des portes métalliques. Un feu de bois ou d'antracite est allumé à la base du four; par tirage ascendant, il cuit les briques pendant une semaine. Une fois refroidi après une autre semaine, le four est démantelé et les briques cuites sont ramassées. Un tel procédé de cuisson peut entraîner jusqu'à 20% de perte puisque, près

---

<sup>2</sup> Compte tenu que la production d'une telle grille d'évaluation aurait nécessité la réalisation d'une étude de potentiel archéologique pour chacun des sites, ce qui débordait largement du mandat, il a été convenu d'évaluer sommairement la valeur de ces sites sur la base de critères généraux (intégrité, ancienneté, représentativité, rareté, etc.).

des foyers, les briques sont trop cuites alors qu'en surface de la meule, elles ne le sont pas assez. Tandis que les fours des briqueteries industrielles et de quelques briqueteries artisanales sont permanents, ceux des briqueteries artisanales sont habituellement démontés après chaque cuisson. Les briques communes (par opposition aux briques réfractaires) sont d'une teinte allant de rouge pâle à rouge foncé, selon le degré de cuisson.

Les tuiles sont destinées à couvrir les toits; elles doivent être distinguées des carreaux, qui eux servent au revêtement des planchers et des murs. À l'exception du four (permanent), le mode de fabrication des tuiles est similaire à celui des briques.

Du milieu du XVI<sup>e</sup> siècle jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, c'est dans des pipes d'argile qu'Européens et Nord-Américains fument le tabac. Ressemblant au kaolin mais plus plastique, le *ball clay* nécessaire à leur fabrication provient initialement d'Angleterre et de France. Étant généralement assez pure, cette argile n'est habituellement pas tamisée ni mélangée à d'autres matières. Parvenue en blocs à la fabrique, elle est réduite en morceaux, trempée puis battue sur un banc de travail à l'aide d'une barre de fer ou malaxée dans un moulin à terre (patouillard) afin de la rendre malléable. Elle est ensuite ébauchée en forme de pipes par les rouleurs; ces ébauches, percées d'un fil de fer, sont mises à sécher puis remises aux mouleurs. Ceux-ci placent les ébauches dans des moules en fonte, en cuivre ou en bronze; pour chaque pipe, le fourneau est formé avec un étau-étampeur puis le fil de fer est poussé jusqu'au fourneau afin de percer entièrement le tuyau. Le cas échéant, ce sont ces moules qui transmettent à la pipe le motif du fourneau et la marque du fabricant sur le tuyau. Après l'enlèvement des bavures, les pipes sont mises à sécher, tramées à l'aide d'outils de finition puis enfournées dans des pots en terre réfractaire, des cazettes dont la forme s'uniformise au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, à une hauteur et un diamètre d'environ 0,30 m. La durée de cuisson est d'une vingtaine d'heures, à une température similaire à celle nécessaire pour la production de terre cuite fine blanche.

## 2.0 PERSPECTIVE CHRONOLOGIQUE ET GÉOGRAPHIQUE

Le *Répertoire des artisans-potiers québécois* de Jacques Langlois (1978) révèle que le métier de potier est demeuré relativement marginal tout au long de son existence, particulièrement au cours du Régime français. Au Québec, moins de 200 artisans-potiers ont été recensés de 1655 à 1916, en omettant les artisans des Cantons de l'Est et ceux travaillant dans les manufactures<sup>3</sup>. Du milieu du XVII<sup>e</sup> siècle au premier quart du XX<sup>e</sup> siècle, le nombre total de potiers québécois pourrait en fait être estimé à environ 300 (Lessard 1994). Seulement seize potiers québécois du Régime français sont connus. Le métier se répand à la suite de la Conquête, avec 36 nouveaux potiers de 1760 à 1800. Au premier quart du XIX<sup>e</sup> siècle, 52 autres potiers sont identifiés, tout comme au deuxième quart du XIX<sup>e</sup> siècle. Le déclin de la pratique survient pendant la période 1850-1916, alors que seulement 39 artisans-potiers sont dénombrés. Alors que le nombre de briqueteries est indéterminé, on sait que les tuileries et les fabriques de pipes qui ont existé au Québec peuvent être comptées sur les doigts de la main.

### 2.1 POTERIES

#### 2.1.1 RÉGIME FRANÇAIS

Comme la majorité des immigrants, les potiers qui s'établissent en Nouvelle-France au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle sont d'origine française. Les premiers artisans-potiers s'installent à Québec et dans les environs (Langlois 1978) : Nicolas Pré et Gabriel Lemieux à Lévis puis à Québec, Macé Martin et Aubain Salomé à Québec et Jean Aumier à Charlesbourg. Au troisième quart du XVIII<sup>e</sup> siècle, quelques potiers sont à Montréal. Ce n'est qu'au Régime anglais qu'ils se dispersent : certains sont présents à Saint-Denis-sur-Richelieu à partir du dernier quart du XVIII<sup>e</sup> siècle puis à Saint-Eustache, à Saint-Hyacinthe, à Yamachiche, à Baie-Saint-Paul et au Saguenay (Barbeau 1942) au XIX<sup>e</sup> siècle<sup>4</sup>.

Traditionnellement, les potiers du Québec ont occupé des sites riches en argile et facilement accessibles par des cours d'eau ou des routes. Les concentrations de potiers, comme à Saint-Denis-sur-Richelieu, Québec et Yamachiche, se retrouvent toutes dans les basses-terres du Saint-Laurent : « Le littoral du St-Laurent en amont de Québec et vers les régions non montagneuses au sud de Montréal, forment, avec les rives du lac St-Jean, ce que les géologues appellent les 'basses terres du St-Laurent' » (Cloutier 1985 : 60). Le sous-sol de cette division géologique est riche en argile sédimentaire (argile commune), propre à la fabrication de briques, de drains et de poteries grossières. Ainsi, la distribution des potiers à travers le Québec s'explique par la présence de cette argile aux abords du fleuve Saint-Laurent et de certains affluents, par exemple les rivières Saint-Charles et Lairer à Québec et la rivière Richelieu dans la région du même nom et, d'autre part, par

---

<sup>3</sup> Le répertoire de Langlois (1978) comprend 195 potiers. Les 165 dossiers du pré-inventaire concernent 167 sites regroupant 184 potiers de terre, deux potiers d'étain et un négociant. De ces potiers de terre, 49 sont absents du répertoire, de sorte que le répertoire et le pré-inventaire traitent de 244 potiers.

<sup>4</sup> Du XVII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle, un nombre assez restreint de villes et villages ont connu la présence de nombreux artisans-potiers : Saint-Denis-sur-Richelieu, 86 de 1776 à 1888; Québec et Ancienne-Lorette, 48 de 1665 à 1916; île de Montréal, quinze de 1755 à 1866; Saint-Eustache, treize de 1799 à 1903; Charlesbourg, onze de 1675 à 1847; Saint-Hyacinthe, dix de 1831 à 1871. Moins d'une dizaine de potiers s'établirent dans les municipalités suivantes : Yamachiche, neuf de 1838 à 1884; six à Baie-Saint-Paul de 1796 à 1879; six dans le secteur de Kamouraska de 1831 à 1884; cinq à Beauharnois de 1703 à 1871; cinq à L'Assomption de 1759 à 1831; trois à La Présentation de 1811 à 1884; trois à Saint-Roch-des-Aulnaies en 1833; trois à Saint-Jean-sur-Richelieu de 1846 à 1881 (en excluant, ici comme ailleurs, ceux travaillant dans les manufactures); deux à Trois-Rivières de 1776 à 1799; deux à Berthier de 1803 à 1831; deux à Rivière-du-Loup de 1812 à 1833; deux à Cap-Rouge de 1860 à 1875; deux à Sainte-Flavie en 1865 et 1866.

l'existence de voies navigables ou d'axes routiers. Toutefois, la zone des basses-terres du Saint-Laurent fut la première à être occupée de façon permanente : la répartition géographique des potiers suit donc celle des premiers établissements, c'est-à-dire qu'elle dépend des voies navigables et des axes routiers existants. Ce second facteur apparaît déterminant puisqu'au XVII<sup>e</sup> siècle, la connaissance de l'emplacement des gisements d'argile en Nouvelle-France est demeurée sans doute relativement limitée. Par ailleurs, les artisans devaient s'installer à proximité de leur clientèle, soit dans les quelques agglomérations qui existaient alors.

Nicolas Pré, actif à partir du milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, est le premier artisan « potier de terre » identifié en Nouvelle-France (Gaumont et Martin 1978); d'autres potiers ont toutefois pu y pratiquer auparavant (Niellon et Moussette 1981). Installé à Lévis en 1655, Nicolas Pré est à Québec en 1661. Un inventaire de ses biens dressé vers 1662 et reflétant vraisemblablement sa production mentionne 22 terrines, trois pots de terre et deux fromagers. Par la suite, il a pour voisin un autre potier, Gabriel Lemieux (Langlois 1978). Pratiquant à Lauzon à partir de 1658, Lemieux s'installe à Québec en 1665 et y travaille jusqu'à sa mort en 1702. Il semble que dans ses dernières années, il aurait bénéficié d'une entente avec l'État qui, en 1700, aurait été accordée à Vital Martel : « In 1688 an agreement had been signed, and then quickly terminated, between Gabriel Lemieux and the Governor of New France [...]. Another potter, named Vital Martel, then went into business, again by permission, in 1700. » (Webster 1971 : 41).

Après des séjours à Longueuil et Grondines, Jean Aumier s'installe à Québec en 1673. Ses terrines et autres pièces se rattacheraient à la production typique de la région française de Saintonge (Gaumont et Martin 1978), dont on retrouve de nombreux exemples sur les sites archéologiques du Québec. Au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, Aumier travaille à la Briqueterie du ruisseau Lairet à Québec; quatre autres potiers, Macé Martin, Urbain Salomé, Guillaume Duval et François Jacquet y sont également engagés à diverses périodes.

Les potiers de Québec du début du XVIII<sup>e</sup> siècle sont peu connus. À cette époque apparaissent les premiers potiers dans la région de Montréal : Urbain Salomé est à Boucherville en 1705, Louis Divelec pratique à Longueuil en 1718 et au Sault-au-Récollet de 1722 à 1755, puis son fils à ce dernier endroit en 1752 et 1753. Guillaume Duval, auparavant employé à la Briqueterie de Québec, exerce son métier à Pointe-aux-Trembles de 1755 à 1762. François Jacquet aurait suivi le même chemin : on le retrouve à la Briqueterie dans les années 1750 (Gaumont et Martin 1978), il quitte la Briqueterie dans la décennie suivante alors qu'il possède des ateliers à l'ouest de l'Hôpital Général (Moss et Rouleau 1990), puis il est retracé à Montréal en 1777 (Langlois 1978). La production de Jacquet à Québec est connue : « François Jacquet façonnait des assiettes, des terrines d'une chopine, d'une, deux et trois pintes, des cruches de deux, quatre, six et huit pintes, et enfin des pots 'façon de Bordeaux' contenant deux, quatre, six et huit pintes. » (Gaumont et Martin 1978 : 31). Il aurait aussi fait de la brique en 1755 avec l'aide du briquetier Pierre Fournier (Godefus 1755). Au début du Régime anglais, il aurait bénéficié de l'interruption du commerce avec la France (Gaumont 2000).

Les objets qu'aurait fabriqués Jacquet à Montréal dénotent un plus grand souci de variété : « des pots à soupe, des pots de chambre, des terrines, des pots à beurre, des soupières, des plats, des bols et des cannettes » (Gaumont et Martin 1978 : 31). Jacquet et ses contemporains fabriquaient sans doute les mêmes objets d'usage courant, soit principalement des plats et des terrines pour la

préparation des aliments, des assiettes et des jattes pour leur consommation puis des pots et des jarres pour leur conservation. L'argile du littoral du fleuve Saint-Laurent étant ferrugineuse, ces pièces étaient généralement à pâte orangé, souvent recouverte d'une glaçure au plomb d'aspect vert ou brun.

La nature même de ces pièces contribue en quelque sorte à la rareté du métier de potier au Régime français. Seulement seize artisans-potiers ont été répertoriés à cette période; la faible population (jusqu'à 65 000 personnes selon Webster 1971) n'explique pas à elle seule ce nombre restreint. En fait, les artisans d'ici sont en concurrence avec la production étrangère, principalement celle de la France. Des expéditions massives de terres cuites grossières parviennent aux « Iles françaises de l'Amérique » au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle. Uniquement du port de la Rochelle partent, outre de la faïence et du grès, 250 000 livres de poterie commune en 1747 (Langlois 1978). Par la suite, les exportations connaissent une baisse : 51 000 livres en 1758 et seulement 10 000 livres entre 1760 et 1780 – excluant alors la Nouvelle-France, désormais aux mains des Anglais. Ainsi, ces exportations devaient suffire à combler le marché québécois au Régime français; en comparaison, la contribution des potiers locaux a probablement été minime. À titre d'exemple, les terres cuites communes (« terres vernies ») du XVIII<sup>e</sup> siècle contenues dans les latrines de la maison Perthuis, à Québec, proviennent essentiellement de la France (94,2%), rarement du Québec (1,8%), parfois de l'Angleterre ou de l'Italie (L'Anglais 1989). La production locale, au Régime français, semble avant tout combler les besoins manifestés lorsque les importations françaises se font rares ou insuffisantes. De plus, la France était probablement peu intéressée à ce que cette production locale, concurrente de la sienne, se développe.

#### 2.1.2 EXPANSION DES POTERIES (1760-1830)

La période 1760-1830 voit l'expansion du métier de potier sur le territoire du Québec. Par contre, l'emploi des tuiles est alors disparu et celui des briques reste peu répandu. Les pipes à fumer demeurent importées tout au long de cette période.

À la suite de la Conquête, la population du Québec augmente rapidement (Langlois 1978); de 76 000 personnes en 1760, elle passe à 85 000 en 1764, soit une augmentation de près de 12%. En 1795, la population atteint le double, soit 170 000 personnes. Le nombre de potiers s'accroît en conséquence : de seize pour tout le Régime français, 36 sont connus pour la période 1760-1800, 39 avec ceux du Régime français continuant à pratiquer après la Conquête.

Outre le peuplement, des difficultés de ravitaillement favorisent le développement du métier de potier au début du Régime anglais (Monette 2005 : 16). Bien que les Britanniques récupèrent peu à peu les parts de marché autrefois comblées par la France, aucune source consultée n'indique que ceux-ci aient expédié, au cours des premières décennies du Régime anglais, une aussi grande quantité de poteries que leurs rivaux français le faisaient auparavant. Ainsi, une plus grande population et un marché moins saturé expliquent la croissance du métier de potier à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle : « le résultat net est un décollage des échanges, de la production agricole, de l'ouverture de terres nouvelles, une extension du commerce des fourrures et du blé : entre 1793 et 1805 le Québec se hissera au sixième rang des fournisseurs de denrées agricoles de la Grande-Bretagne. On peut dès lors parler du climat de prospérité qui profite à l'ensemble des producteurs. » (Martin 1988 : 41).

Comme au Régime français, la région de Québec constitue le principal centre de production céramique de la période 1760-1800. Selon les données contenues dans le répertoire de Jacques Langlois (1978), une vingtaine de potiers travaillent alors à Québec (plusieurs le long de la rue de Saint-Vallier), parmi lesquels figurent François Poitras et Alexis Cloutier qui pratiqueront le métier pendant 45 ans, et cinq autres à Charlesbourg, soit Nicolas Huppé, Louis Pépin, les Bertrand et les Ampleman<sup>5</sup>. En tout, la région de Québec compterait alors une trentaine de potiers d'ascendance ethnique diverse (vingt Français, cinq Acadiens, deux Allemands, deux Italiens et un Espagnol). Ils produisent principalement des terrines, mais aussi des assiettes et des plats, plus rarement des cruches, des pots à soupe, des pots de chambre, des saladiers, des pots à confiture et des plats à viande (Lavigne 1979 : 12). On dénombre cinq potiers à Baie-Saint-Paul et seize dans les régions de Montréal et de L'Assomption. Parmi eux, Antoine Bertrand dit Durbois, de Charlesbourg mais temporairement à Lachine, s'engage en 1765 à fabriquer « terrines, soupières, assiettes, pots de chambre, pots à beurre et à soupes, 'bolles' et 'canettes' » (G.-Bastien 1980 : 7). Les Cocker (père, fils et petit-fils) pratiquent au Sault-au-Récollet, à Lachine, à Vaudreuil puis à Coteau-du-Lac (Filion 1980).

En 1776, Simon Thibaudeau, de Québec, part vers Saint-Denis-sur-Richelieu, tout comme Pierre Besse en 1786 et Pierre Deschamps en 1816, également de la région de Québec. Saint-Denis-sur-Richelieu se développe à partir des années 1730 et « devint bientôt le centre commercial et social de cette riche région de terres à blé » (Lambart 1975a : 1). Les potiers Louis et Jean-Marie Courtemanche y oeuvrent dès 1768 (Ethnoscop 1984 : 38). Simon Thibaudeau, d'origine acadienne, serait toutefois le premier potier d'importance à s'établir à Saint-Denis-sur-Richelieu; jusqu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>6</sup>, il opérera un des principaux ateliers de la région, fabriquant des cruches et des pots sur un site comprenant une maison, un hangar, une boutique et une étable (Courcy et Villeneuve 1973). Louis Robichaud s'installe à Saint-Denis-sur-Richelieu en 1785 et y travaille pendant 48 ans. Jean-Baptiste Maillet, chef d'une famille de potiers, pratique également à Saint-Denis-sur-Richelieu, tout comme Jean-Baptiste Briaire<sup>7</sup> et Antoine Duplaquet dit Lambert. Avec Antoine Daniel, ces potiers sont à l'origine de la tradition céramique de Saint-Denis-sur-Richelieu : par son premier apprenti, Antoine Duplaquet dit Lambert, « dix-neuf potiers ont puisé leur tradition chez Antoine Daniel » (Ethnoscop 1984 : 44), dix chez Robichaud, sept chez Maillet père et trois chez Thibaudeau. À la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, déjà huit artisans-potiers se livrent concurrence. Le style de la production de Saint-Denis-sur-Richelieu s'inspirerait des pratiques allemandes telles qu'exercées par des immigrants à Philadelphie au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle (Gaumond et Martin 1978). Bien que de facture différente de la terre cuite d'inspiration française issue des autres centres, cette production répond alors au même besoin, soit combler la demande locale d'objets essentiellement utilitaires, peu coûteux, tels que terrines, plats, jarres et cruches. En particulier, les terrines occupaient une large part du marché : « Depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle au moins [...] les potiers de terre fabriquaient quatre fois plus de terrines que tout autre objet (plats, pots, cruches, etc.), certains au rythme de 200 par jour. » (Martin 1988 : 42). Une plus grande variété de pièces et l'expansion des marchés ne surviendront qu'au deuxième tiers du XIX<sup>e</sup> siècle.

---

<sup>5</sup> En 1767, Philippe Ampleman père s'engage à produire des terrines, des plats, des soupières, des cruches, des pots de chambre, des pots à eau, des pots à confiture et des assiettes (Monette 2005 : 139-140).

<sup>6</sup> Thibaudeau aurait cessé de pratiquer vers 1815 (Langlois 1978), et non après 1825 comme l'indique une autre source (Webster 1971), d'autant plus qu'il est mort en 1819 (Gaumond et Martin 1978).

<sup>7</sup> À Yamachiche, son neveu travaille avec Joseph Courtemanche de 1845 à 1850 puis aménage son propre atelier sur un site voisin.

Au cours de la période 1760-1800, des produits britanniques parviennent en sol québécois : terres cuites communes, faïence et grès salin blanc remplacés rapidement par le *creamware* vers 1770 puis par le *pearlware* une dizaine d'années plus tard (Campbell 1984). Toutefois, ces expéditions n'auraient pas atteint l'ampleur de celles des Français avant la Conquête. Ce n'est qu'au premier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle qu'une grande quantité de céramiques britanniques entre au Québec (Imreh-Rásonyi 1983).

Pour démontrer l'importance des importations britanniques à partir de cette époque, il suffit de citer les arrivages en provenance des villes portuaires d'Écosse, principalement Glasgow, Greenock et Leith. Les informations qui suivent se basent sur des calculs effectués à partir des données du journal *Clyde Commercial Advertizer*, reproduites dans *Exportations des céramiques d'Écosse : 1806-1810* (Light 1986). Durant ces cinq années sont exportés annuellement en Amérique, de Terre-Neuve aux Antilles, près de 309 000 livres de poterie (en plus de nombreux envois en caisses et barriques difficilement quantifiables), environ 700 000 briques (surtout communes) et plus de 52 000 carreaux et tuiles (*paving tiles*) et ce, sans compter les terres cuites fines telles que le *creamware*, les pipes à fumer et le grès. À Québec sont reçues au cours de cette période 10 218 livres de poterie en plus de 36 caisses (*crates*) et dix barriques (*hogsheads*), 1000 briques réfractaires, 817 tuiles, 7100 livres de *queensware* (*creamware*, Campbell 1984) et, curieusement, 800 livres de faïence (*delftware*) et 224 livres de terre à pipe. À cette liste s'ajoute entre autres le grès. Y sont absents le *pearlware*, bien que très populaire à cette période, et la terre cuite fine blanche, qui n'apparaît qu'à la fin du premier quart du XIX<sup>e</sup> siècle. Cette liste ne comprend que les produits exportés d'Écosse, donc essentiellement des produits écossais, lesquels ne forment qu'une partie de la poterie britannique importée au Québec.

Durant la période 1800-1830, les importations britanniques semblent avoir assez peu d'influence sur la nature et l'aspect des pièces locales. Une production traditionnelle, soit des objets utilitaires plus ou moins grossiers, émerge encore des ateliers québécois; outre la forme des lèvres, l'apparence des pièces a somme toute peu évolué depuis le Régime français (Webster 1971). Bien que la grande part de marché accaparée par la céramique britannique aurait pu entraîner la chute des artisans-potiers québécois, la période 1800-1830 représente au contraire une aire d'expansion du métier. Pas moins de 52 potiers ont été identifiés à cette période, 77 en incluant ceux de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle continuant à pratiquer au début du XIX<sup>e</sup> siècle (Langlois 1978). Ce nombre pourrait être porté à plus d'une centaine puisque, uniquement pour la région de Saint-Denis-sur-Richelieu, une étude (Gaumont et Martin 1978) en recense 52, alors que Langlois en nomme 26. Avec ces 52 potiers, Saint-Denis-sur-Richelieu est devenu au début du XIX<sup>e</sup> siècle le principal centre de production céramique au Québec. Suivent Québec (une douzaine de potiers), Charlesbourg (cinq), Saint-Eustache (cinq), Baie-Saint-Paul (trois), Rivière-du-Loup (deux), Saint-Jean-Port-Joli (deux)<sup>8</sup> et Cap-Santé (deux).

Comment expliquer la sauvegarde, voire l'expansion du métier alors qu'il connaît, par l'ampleur des importations britanniques, une concurrence sans précédent? Trois facteurs ont été identifiés : un système d'apprentissage bien implanté, l'endogamie et la transmission du métier au sein d'une même famille (Langlois 1978).

---

<sup>8</sup> À Saint-Jean-Port-Joli, le potier Firmin Thériault vend sa terre en 1814, avec « un tour, un bluteau à plomberie, tous les râteliers, un chaudron, une cuillère à pot, une éponge, tous les fils d'alton, deux cuvettes, une marmite, un tisonnier de fer, un bon fourneau en bon état » (acte de vente de 1814 cité dans Monette 2005 : 214).

Le recrutement des apprentis semble avoir connu sa plus grande vogue au début du XIX<sup>e</sup> siècle. À Saint-Denis-sur-Richelieu par exemple, quelques apprentis terminent leur formation vers 1800 (Lambart 1975a) et engagent à leur tour de nouveaux candidats. Ainsi, dans ce village, seize des 25 contrats d'apprentissage signés entre 1779 et 1862 datent de 1815 à 1830 (Gaumond et Martin 1978). Comme la période d'apprentissage se limite habituellement à moins de cinq ans, ce système a pu assurer la poursuite du métier de maître-potier au cours de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Le système d'apprentissage a eu un rôle important dans la transmission du métier, compte tenu qu'un maître pouvait former dans sa carrière un assez grand nombre d'apprentis – Louis Robichaud de Saint-Denis-sur-Richelieu en a dirigé neuf de 1793 à 1833 (Langlois 1978).

L'endogamie consiste en l'obligation pour une personne de se marier au sein de son groupe d'appartenance. Une analyse des données de l'étude de Langlois (1978) permet de constater que, de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle au début du XIX<sup>e</sup> siècle, plus d'une vingtaine de potiers, soit près du cinquième de ceux ayant pratiqué à cette période, ont pour épouse une femme dont au moins un membre de sa famille exerce le métier de potier. L'endogamie, assez courante au sein des métiers artisanaux, aura ainsi grandement contribué à l'expansion du métier : de 1759 à 1847, 29 mariages surviennent entre des membres de familles de potiers, dont 21 à Saint-Denis-sur-Richelieu de 1786 à 1847.

Comme pour l'endogamie, la transmission du métier est courante chez les artisans; il en va ainsi de plusieurs potiers qui ont formé leurs fils ou leurs frères. Cette transmission du savoir peut être constatée, chez les potiers, dès le Régime français avec Louis Divelec et son fils Louis, mais se manifeste plutôt à partir de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle alors que neuf potiers apprennent leur métier de leur père ou de leur frère. Le phénomène prend vraiment de l'ampleur au début du XIX<sup>e</sup> siècle, au moment où 39 potiers sont formés par leur père, leur oncle ou leur frère. Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, sept familles de potiers s'ajoutent, parmi lesquelles figure celle des Dion, dont le savoir est passé de Jean-Baptiste à son frère, ses neveux et ses petits-neveux.

### 2.1.3 ÂGE D'OR ET DÉCLIN DES POTERIES ARTISANALES (1830-1860)

C'est lors du recensement de 1831 que sont dénombrés, pour une seule année, le plus de potiers en exercice, soit 53 (Langlois 1978). Jusqu'à 94 potiers ont été identifiés pour la période 1830-1860. Pourtant, au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle s'amorce le déclin des artisans-potiers; cause ou effet, l'engagement d'apprentis, l'endogamie et la transmission du métier de père en fils tendent à disparaître. Ce déclin est perçu à Saint-Denis-sur-Richelieu dès 1840, soit à la suite des Rébellions de 1837-38. En 1831, une vingtaine de potiers y pratiquent, une dizaine en 1851 puis seulement quatre en 1861 et deux en 1871. L'âge d'or du métier de potier, du moins à Saint-Denis-sur-Richelieu, correspond aux années 1830, avant les Rébellions : « En 1836, les importations de faïence (principalement de Grande-Bretagne) ne comptaient plus, semble-t-il, que pour soixante-pour-cent du total des besoins de la province, et les potiers de Saint-Denis produisaient environ la moitié de toute la terre cuite fabriquée dans le Bas-Canada. » (Lambart 1975a : 2)<sup>9</sup>. Toutefois, la même année survient l'ouverture du chemin de fer Champlain/Saint-Laurent entre La Prairie et Saint-Jean-sur-Richelieu, un moyen de transport des marchandises qui ultérieurement profitera aux manufactures implantées à Saint-Jean-sur-Richelieu, au détriment des artisans de Saint-Denis-sur-Richelieu. Après les troubles de 1837-38, auxquels quelques potiers de Saint-Denis-sur-Richelieu ont

---

<sup>9</sup> Le terme faïence désigne ici tout type de céramique.

participé<sup>10</sup>, plusieurs artisans quittent le village, certains pour s'installer à Saint-Hyacinthe et à Yamachiche, d'autres pour se rendre aux États-Unis. Aux grands centres d'artisans-potiers que sont Saint-Denis-sur-Richelieu et Québec s'ajoute alors Yamachiche, près de Trois-Rivières, où s'établissent neuf potiers de 1838 à 1884, dont six en provenance de Saint-Denis-sur-Richelieu. Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, d'autres artisans de Saint-Denis se dirigent vers des villages où pratiquent déjà quelques potiers, dont Saint-Hyacinthe, Saint-Eustache, Saint-Jean-sur-Richelieu et L'Ancienne-Lorette. Par ailleurs, entre 1849 et 1865, quatre anciens de Saint-Denis-sur-Richelieu s'installent à Beauharnois, village dépourvu de potier depuis 1703; pour sa part, Joseph Montigny va s'établir à Montréal. En outre, quatre Joubert sont à Saint-Denis-de-Kamouraska et Charles Belleau est à La Baie.

Les artisans-potiers semblent diversifier quelque peu leur production en ce milieu du XIX<sup>e</sup> siècle et ce, à la suite de la pression exercée par la concurrence des importations britanniques<sup>11</sup> et l'implantation en sol québécois de manufactures. Par exemple, Joseph Duplaquet, de Saint-Denis-sur-Richelieu, tente d'améliorer ses techniques (Lambart 1975a). Mais, dans l'ensemble, la production de cette période demeure sensiblement la même qu'auparavant.

À partir de 1840, à la pression exercée par les importations britanniques s'ajoute celle des premières manufactures québécoises et canadiennes. Des industriels locaux tentent de s'attaquer à ce marché, précipitant d'autant plus le déclin des artisans-potiers. Ainsi, les manufactures prendront peu à peu le relais des potiers : « It was in the face of such a volume of imports as this avalanche of brownware and stoneware from Great Britain that Canadian potters offered their own output of similar wares. [...] In the second half of the century, colonial potters made important strides towards the establishment of the industry in Canada, greatly increasing and improving the quality of their own products. » (Collard 1984 : 139). Il est vrai que quelques artisans-potiers s'engagent dans ces premières manufactures, mais le travail au sein de celles-ci est principalement l'œuvre d'ouvriers puis, plus tard, de machines. L'emploi du fer-blanc qui se répand au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle puis les importations américaines après 1880 contribuent également au déclin du métier de potier.

#### 2.1.4 MANUFACTURES (À PARTIR DU MILIEU DU XIX<sup>E</sup> SIÈCLE)

Le processus d'industrialisation, tout en permettant une capacité de production sans précédent, entraînera pourtant la disparition presque complète des artisans-potiers. Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, alors que survient une première phase d'industrialisation, le Québec est essentiellement rural – seulement 15% des gens vivent dans des centres urbains. La force de l'économie repose principalement sur l'agriculture et le bois; les pêcheries et les mines sont encore des secteurs secondaires. Certains facteurs viendront toutefois favoriser l'industrialisation : un contexte économique propice, le développement des marchés à la suite de l'union des deux Canada, l'achèvement des canaux, l'implantation du Grand Tronc et une grande disponibilité de main-d'œuvre peu coûteuse, par l'arrivée massive d'immigrants anglais, écossais et irlandais. La crise économique internationale de 1873-79 assène un dur coup au processus d'industrialisation en cours au Québec;

---

<sup>10</sup> Marcel Guertin a été arrêté pour crime de haute trahison en 1837. Pierre-Claude Phaneuf, Pierre Mondor et Édouard Besse ont aussi été arrêtés alors que les installations de Mondor, de Besse, de Jean-Baptiste Maillet (qui s'est exilé aux États-Unis) et de Jean-Baptiste Bourgault dit Lacroix ont été détruites.

<sup>11</sup> Ces importations ne consistent pas qu'en des pièces raffinées, puisqu'une quantité impressionnante de terres cuites grossières y figure. Vers 1850, un seul arrivage à Québec ou à Montréal pouvait comprendre jusqu'à 50 000 pièces (Collard 1984).

cependant, plusieurs entrepreneurs s'en sortent en concentrant leurs activités, en ayant recours à des machines et en baissant les salaires. L'économie reprend par la suite, à la faveur d'une politique économique protectionniste mise en place en 1879. Cette politique, avec l'expansion des moyens de transport et d'échange et l'abondance de main-d'œuvre qui perdure, ouvre la deuxième phase d'industrialisation qui, grâce au développement technologique et aux plus grands moyens de production qui la caractérisent, marque en quelque sorte le passage de la manufacture à l'usine, où des ouvriers non qualifiés accomplissent des tâches spécialisées à l'aide de machines.

Ainsi, au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, les techniques artisanales ont été, dans la manufacture, décomposées en de multiples gestes ou étapes de production que des ouvriers pouvaient réaliser à l'aide d'outils spécialisés. Ce n'est pas l'ouvrier qui est spécialisé, mais plutôt sa tâche; il sera plus facile à une manufacture de former un nouvel ouvrier qu'il sera aisé au maître-artisan d'enseigner son métier à un apprenti. Par la suite, à l'usine, un même moteur met en mouvement plusieurs machines, qui reproduisent mécaniquement les gestes des ouvriers de la manufacture. Les ouvriers n'ont plus qu'à veiller à la bonne marche de ces machines. Auparavant aidé par des outils, l'ouvrier est désormais au service de la machine. Ainsi, les artisans laissent place aux ouvriers plus ou moins spécialisés, qui eux-mêmes en viennent à céder le pas aux manœuvres. Si la tâche à accomplir ne demande pas une grande force physique, ces manœuvres pourront être des femmes ou des enfants, moins bien rémunérés donc plus profitables à l'entreprise. Par ailleurs, comme l'industrie est aux mains d'Anglais et d'Écossais, les meilleurs emplois seront souvent accordés à des anglophones. Ce n'est qu'à partir du début du XX<sup>e</sup> siècle que les francophones domineront peu à peu l'industrie.

En somme, le processus d'industrialisation part de la boutique, passe par la manufacture et aboutit à l'usine. Dans la plupart des industries manufacturières, le modèle de l'usine se répand peu à peu : le capital est aux mains d'un conseil d'administration au bénéfice des actionnaires; la gestion est assurée par des cadres; l'exécution est réalisée par des ouvriers dirigés par des contremaîtres. Le processus d'industrialisation implique donc une transformation du travail par l'implication d'investisseurs, une progression de la technologie entraînant une augmentation de la production et, enfin, un développement de moyens de transport et d'échange permettant d'ouvrir les marchés.

À petite échelle, ce processus d'industrialisation est bien représenté chez les Bell, de Petite-Rivière (une petite municipalité fusionnée à Québec en 1970). Les Écossais William et David Bell investissent des capitaux dans une manufacture de poterie, sans être eux-mêmes potiers – ils se disent cultivateurs et commerçants lors du recensement de 1871. Leurs ouvriers (une vingtaine d'hommes en 1861 et 24 hommes, quatre femmes, trois garçons et trois filles en 1871) sont dirigés par quelques artisans-potiers, au départ les Écossais William Steele et John Levack<sup>12</sup>. Parmi les premiers à utiliser de la machinerie agricole dans la région, ils déposent un brevet pour la fabrication mécanique de tuyaux d'égout. Ils utilisent la vapeur comme force motrice, leur chaîne opératoire est partiellement mécanisée et la céramique est cuite dans des fours permanents. La manufacture est située à l'angle du boulevard Wilfrid-Hamel et de l'avenue Saint-Sacrement (l'ancienne route des Bell), près de la rivière Saint-Charles. La poterie Bell est active de 1845 à 1932 et produit à l'origine des briques (à la suite des incendies des quartiers Saint-Roch et Saint-Jean-Baptiste à Québec en 1845), auxquelles s'ajouteront des pots à plantes et des drains agricoles en terre cuite grossière

---

<sup>12</sup> Ce sont eux qui, de 1852 à 1857, ont opéré une manufacture à Yamaska, produisant des briques, des casseroles, des cruches, des terrines, des jarres, des pots à plantes et des vases. Trois autres briqueteries existeront à Yamaska.

sans glaçure, des tuyaux d'égout en terre cuite grossière à glaçure brune, des terrines en terre cuite grossière de type Angleterre du Nord-Est, des théières et des crachoirs en Rockingham, des pipes en terre cuite fine argileuse blanche ou rouge et des jarres, des cruches, des conduits de cheminée et des mitrons. L'argile ferrugineuse des abords de la rivière Saint-Charles est certes utilisée mais, en particulier pour faire l'engobe des terrines et fabriquer les pipes, il est nécessaire d'importer d'autres types d'argile.

Les potiers John Pope<sup>13</sup>, Henry Lawton, Michael Hobson et Walter Hobson, « Manufacturiers & Potiers, faisant commerce en société comme tels [...] sans aucun nom ou style » (Archives judiciaires du Québec [AJQ], *Bell vs. Pope et al.*, 1862), auraient été sous-traitants des Bell au début des années 1860; du moins, il est certain qu'ils se procuraient de l'argile figuline (argile à pipe), de l'argile réfractaire, du charbon, du silex et de l'oxyde de plomb chez les Bell et que Pope demeurait avec eux sur la rue de Saint-Vallier. En 1862, les Bell font saisir dans l'atelier de ces potiers des théières (« thépots manufacturés de terre et thépots rouges »), des bols, des grands et des petits pots, des crachoirs, des pots à l'eau (la plupart à glaçure au plomb), des pots de chambre, des pots à moutarde, des savonniers, des tasses, des plats, des beurriers et des cocotiers ainsi qu'un lot de vaisselle sans glaçure dans deux fours, des moules de plâtre et de la pierre broyée (pour les glaçures). Lors du recensement de 1871, Walter Hobson fait de la vaisselle commune à partir de « clay sand flint lead spar coal ». Il emploie quatre hommes et deux garçons et il utilise un cheval comme force motrice (sans doute pour actionner son patouillard, un moulin à terre). La poterie Hobson se trouvait près de la rivière Saint-Charles, du côté ouest de la rue Marie-de-l'Incarnation (Barbeau 1942 : 126).

La poterie de Cap-Rouge, établie entre la rive droite de la rivière du Cap Rouge et la route du Calvaire (rue Saint-Félix), a été active de 1860 à 1892, engageant 40 hommes et vingt garçons en 1871. Trois fours étaient en fonction, deux pour les pâtes et un pour les glaçures. Des pièces en terre cuite fine jaune à glaçure plombifère (bols, beurriers, jarres, tasses, plats, théières, salières et poivrières en *yellow ware*) ou au manganèse (théières en *Rockingham*) y ont été fabriquées à partir d'argiles locale et importée (Côté et Lavoie 1991 : 17 et 23). La *Revue agricole, manufacturière, commerciale et de colonisation, 1861-1862* (citée dans Côté et Lavoie 1991 : 18-19) révèle que la préparation de l'argile repose sur l'utilisation de machines actionnées par la vapeur.

En fondant une manufacture de grès à Saint-Jean-sur-Richelieu en 1840, Moses Farrar et Isaac Newton Soule sont à l'origine d'une industrie céramique qui sera florissante et qui entraînera la fermeture des boutiques d'artisans de Saint-Denis-sur-Richelieu. Dix poteries seront implantées à Saint-Jean-sur-Richelieu et trois à Iberville.

Après l'ouverture en 1852 d'un autre atelier par Moses Farrar et la fondation d'une seconde poterie de grès la même année, survient en 1873 l'implantation d'un quatrième établissement à Saint-Jean, soit St. Johns Stone Chinaware, dirigé à l'origine par George Whitfield Farrar et Edward C. MacDonald avec l'aide du potier William Livesley. L'usine, construite au coin nord-ouest des rues Saint-Georges et Laurier, amorce sa production en 1874. Les artisans du Staffordshire qu'engage alors St. Johns Stone Chinaware produisent de la vaisselle en terre cuite fine blanche, une première au Canada; il semble que des briques réfractaires, du grès et du *Rockingham* soient aussi fabriqués

---

<sup>13</sup> Pope, un Américain, fabriquera des moules et coulera des pièces pour les Dion vers 1870.

(Lambart 1975a). L'entreprise s'avère profitable, mais une crise économique puis le départ de Farrar et Livesley causent sa fermeture en 1877. Grâce à MacDonald, elle reprend toutefois ses activités dès l'année suivante, sous la raison sociale Dominion Pottery; la nouvelle firme emploie des artisans québécois et d'autres du Staffordshire. Quatre fours sont ajoutés aux deux d'origine. En 1884, en plus de pièces de vaisselle, la compagnie fabrique des articles de toilette. Quatre ans plus tard, neuf fours se distinguent à la manufacture : « trois fours à glaçure (pour le vernissage), trois fours à biscuiter (pour la première cuisson), un four à calciner et un four à fritter (pour les glaçures spéciales de frittage), ainsi qu'un four à émailler » (Lambart 1975a : 11). Edward MacDonald meurt en 1889; son frère Duncan, maire de Saint-Jean-sur-Richelieu, prend alors la direction de l'usine. La production se diversifie alors par la construction d'un grand four : à la vaisselle et les articles de toilette s'ajoute la céramique sanitaire. L'usine brûle en 1893 et la production est transférée à la manufacture Dakin (l'ancienne poterie de Farrar et Soule), achetée par MacDonald. La fabrique incendiée est reconstruite puis reprend la production en 1894; les pièces portent désormais la marque « IMPERIAL » (Fortin 1982). En 1887, MacDonald et son fils vendent leur compagnie à une société française. Les affaires périclitent et l'usine ferme en 1899.

Parmi les autres manufactures de Saint-Jean-sur-Richelieu figurent celles de Joseph T. Hazen, fondée en 1869, et Deslauriers et Maillet (des potiers de Saint-Denis) établie en 1876, incendiée deux ans plus tard, reconstruite sous le nom St. Johns Rockingham and Yellow Ware Manufactory et à nouveau incendiée en 1884. Ont également existé une fabrique de terre cuite fine blanche, de Rockingham et de terre cuite fine jaune sur la rue Reine, la Caledonia Pottery (une manufacture de terre cuite fine blanche et de Rockingham) sur le boulevard Gouin, la Dominion Pottery à l'angle des rues St. James et Allen puis, à l'ouest du village, une briqueterie ultérieurement transformée en fabrique de tuyaux.

À Montréal au dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle, Stafford Pottery est la première poterie d'importance de la métropole. À la toute fin du XIX<sup>e</sup> siècle, Montreal Pottery produit des pièces en Rockingham, en terre cuite fine jaune et en grès. Aussi dans la région de Montréal, la briqueterie de La Prairie ouvre vers 1900.

Quelques artisans ont continué à produire hors des manufactures, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup> siècle. À Saint-Antoine-de-la-Baie-du-Febvre, Orille Joubert a pratiqué de 1862 à 1878. Le potier C.E. Pearson pratique à Saint-Athanase (Bas-Saint-Laurent) en 1879; sept ans plus tard, Bertrand & Lavoie (ensuite à Iberville) et D.J. Palmer y exploitent de petits ateliers. Cinq Labelle œuvrent à Saint-Eustache de 1813 à 1899. Aux Saules, une municipalité fusionnée à Québec en 1970, les Dion ont été actifs de 1864 à 1918<sup>14</sup>. Dans le recensement de 1871, il est mentionné que Jean-Baptiste Dion (apprenti de Siméon Joubert de Saint-Denis-sur-Richelieu) exploite une boutique de poterie, où il travaille seul pendant six mois à produire « Divers vaisseaux » à partir de « terre commune »; son frère Antoine fait de même, mais engage cinq hommes pendant neuf mois. Huit autres potiers Dion pratiquent à L'Ancienne-Lorette de 1871 à 1916. Sur la rive est de la rivière Saint-Charles à l'extrémité est de la rue Racine, un terrain a été occupé par le potier Antoine Dubeau de 1764 à 1794<sup>15</sup>. La présence de sites de potiers aux abords de la rivière Saint-Charles est redevable à l'abondance d'argile relativement pure dans le secteur. Bien que n'étant pas d'une très

---

<sup>14</sup> Un mémoire de maîtrise a été consacré à cette famille de potiers (Godin 1981).

<sup>15</sup> Seules une documentation historique et une localisation existent quant à ce site (Cloutier 1980a).

grande qualité, cette argile convenait à la fabrication de briques, de tuyaux d'égout ou de vaisselle d'usage courant (Keele 1915). Les Dion et vraisemblablement Antoine Dubeau se servaient uniquement de cette argile pour fabriquer leurs pièces. Les Bell y avaient aussi recours, mais ils devaient importer certaines argiles d'Angleterre pour des pièces plus fines. Dans le village de Saint-Sauveur (annexé à Québec en 1890), Charles Mederschein, fils du fabricant de poêles du même nom, exploite une « manufacture de pots & jarres » selon le recensement de 1871. Il travaille toute l'année avec un employé.

La Première Guerre mondiale a eu des répercussions sur l'industrie céramique au Canada, alors que la production est faible au cours des années 1910. Elle monte au cours des années 1920 puis baisse à nouveau dans la décennie suivante. Par ailleurs, les manufactures se font moins nombreuses à partir du deuxième quart du XX<sup>e</sup> siècle. En 1946 au Québec, on retrouve dix briqueteries, quatre tuileries<sup>16</sup>, quatre poteries (dont Laurentian Art Pottery, Beauceware et Poterie du Saguenay), une fabrique de produits réfractaires, une de terra cotta et une d'objets sanitaires (Bérubé 1947 : tableau 6).

## 2.2 BRIQUETERIES

La brique n'a probablement pas subi une concurrence aussi forte que la poterie, d'autant plus que son utilisation ne se répand pas avant la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle – à Québec par exemple, l'emploi de la brique ne devient courant que dans la décennie 1840, particulièrement après les incendies de 1845 (Royer 1992a), et c'est vers 1860 que son emploi devient plus courant que celui de la pierre et du bois (Laframboise 1979). Moins d'une douzaine de lieux de production sont connus à travers le Québec sous le Régime français : cinq dans la région de Québec, deux à Montréal, deux en Gaspésie, un à Trois-Rivières et un à Chambly (Moussette et Pothier 1989). À l'instar de la poterie, la production de briques apparaît en premier lieu dans la région de Québec, en 1636 (Fauteux 1927). Pierre Drouin en fabrique à l'Ange-Gardien en 1641. En 1653 et 1654, un briquetier, Robert Drouin, habite à Beauport; toutefois, il est probable qu'il fut surtout occupé à défricher sa terre nouvellement acquise (Paulette 1994). À L'Ancienne-Lorette, en 1673, la chapelle des Jésuites est érigée en brique – alors que les premières briques utilisées provenaient de l'Ange-Gardien (Pierre Drouin), les autres furent fabriquées sur place (Martin 1988). Cependant, il semble que ces briques n'ont pas résisté au rude climat du pays, puisque la chapelle est en ruines à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle.

En 1688, Pierre Allemand (vite remplacé par Jean Larchevêque), Étienne Landron et Macé Martin fondent la Briqueterie du ruisseau Lairet à Québec, sur une terre où se trouvent alors une vieille maison, une grange et une étable « qui menaçaient ruines faute de réparation et d'être occupées » (Basset 1688 cité dans Monette 2005 : 117). Landron quitte l'entreprise en 1690, alors que Charles Aubert de Lachenaye et Jean Gobin s'y associent (Fauteux 1927). Tel qu'il a été mentionné précédemment, l'atelier produisait aussi de la poterie. Le briquetier Macé Martin est remplacé par Urbain Salomé en 1694. Un inventaire de 1701 mentionne que sont alors présents sur la terre « deux fourneaux à cuire la brique, un fourneau à poterie, un hangar de 90 pieds de long, un autre de 60 pieds, une grange de 50 pieds de trois ans, une étable de 50 pieds briquetés de 6 à 7 ans » (Chamballon 1701 cité dans Monette 2005 : 121); cet inventaire suggère que les fours à briques de l'entreprise sont permanents. Avec l'engagement du potier Jean Aumier en 1704 survient la

---

<sup>16</sup> Il s'agit probablement de fabriques de blocs creux plutôt que de tuiles.

reconstruction d'un four à brique et l'ajout d'un four à poterie : des maçons s'engagent à « démolir et refaire un fourneau à brique et lui faire aussi un autre fourneau à poterie fondé sur pilotis de pieux de cèdre et de pierres par dessus » (Genaple 1704). La Briqueterie semble interrompre ses opérations au cours du premier quart du XVIII<sup>e</sup> siècle, puis elle est remise en marche vers 1750 sous la direction de Marie-Anne Barbel, y engageant François Jacquet (probablement précédé par Guillaume Duval de Charlesbourg) pour y fabriquer des terrines, des pots et des cruches. La Briqueterie aurait cessé de produire lors du départ de Jacquet en 1755.

Des briques sont produites à Trois-Rivières dès 1651. À Montréal, une première briqueterie apparaît en 1688. Dans la région de Montréal pratiquent aussi les briquetiers Jean-Baptiste Bertrand de 1728 à 1735, Paul Bertrand de 1741 à 1749, Pierre Daignan en 1730 et Antoine Petit Jean en 1759 (Desjardins *et al.* 1978 : 20-21).

En 1717, le gouverneur Vaudreuil et l'intendant Bégon écrivent en France, demandant l'envoi de « deux ouvriers qui sçussent faire de la brique et de la tuile, n'y ayant dans le pays que deux ou trois habitants qui se mêlent de faire de la brique et peu entendus dans ce métier. » (Vaudreuil et Bégon 1717 cités dans Fauteux 1927 : 158). Dans son récit de voyage de 1749, Pehr Kalm, de passage à Québec, confirme ce jugement : « Les habitations rurales, dans cette partie-ci du Canada, se présentent de la façon suivante : elles sont construites en pierre ou en bois; si elles ne sont pas en bois, elles sont en pierres et jamais en briques, car il n'y a encore ici aucune bonne briqueterie. » (Rousseau et Béthune 1977 : 291). Kalm signale également l'absence de maisons de briques près de Montréal. La faible qualité des briques de Nouvelle-France, en particulier leur porosité, empêche qu'elles soient employées comme revêtement extérieur, exposées aux intempéries. Elles servent à construire des cheminées, des voûtes, des dallages, des cloisons, des fours à pain et des joues d'embrasures à canon; même dans ces cas, on aura plus fréquemment recours à la pierre. Par ailleurs, comme le laisse entendre Kalm, les ressources locales en bois et en pierre s'avèrent suffisantes. Ainsi, le peu d'intérêt pour la brique au Régime français s'explique non seulement par leur piètre qualité, mais aussi par l'abondance d'autres matériaux.

Alors que leur usage se répand, la production des briques se mécanise à partir du troisième quart du XIX<sup>e</sup> siècle. Des briqueteries apparaissent le long de cours d'eau, dans de petits centres comme Saint-Jean-Deschaillons, La Prairie, Terrebonne et Yamaska (Martin 1988 : 27). D'autres établissements apparaissent au début du XX<sup>e</sup> siècle; par exemple, l'entreprise Montreal Fire Bricks est fondée dans Saint-Henri et une briqueterie est en opération vers 1920 à Sainte-Emmélie (Leclercville). Vers 1915, on compte une cinquantaine de briqueteries réparties sur l'île de Montréal, à Québec et dans les comtés de L'Assomption, La Prairie, Châteauguay, Richelieu, Missisquoi, Montmorency, Lotbinière et Beauce (Saint-Louis 1984 : 6).

## 2.3 TUILERIES

Les tuiles à couvrir connurent peu de succès au Québec. Tôt en Nouvelle-France, des efforts sont consentis afin de remplacer les bardeaux de cèdre, très inflammables, par des tuiles d'argile. La première tuilerie est ouverte par l'intendant de Meulles en 1685; quelques milliers de tuiles en sortent. Pierre-Georges Roy (1916) suggère toutefois que les premières tuiles auraient été fabriquées vers 1688 à la Briqueterie de Landron et Larchevêque, qui demandent alors qu'on amène à Québec deux briquetiers, deux tuiliers et deux potiers de terre. Tel qu'il a été indiqué précédemment, Vaudreuil et

Bégon réclament également en 1717 l'envoi de deux ouvriers pouvant faire de la brique et de la tuile; apparemment ce projet échoua. La principale tuilerie du Régime français est ouverte par le lieutenant des Meloises en 1734, près de Québec, dans une ancienne tuilerie établie en 1728 par Gaspard Adhémar de Lantagnac et abandonnée peu de temps après (Martin 1988). Mises à l'essai sur le pignon nord-est de la Potasse, tout près du Palais de l'Intendant à Québec, les tuiles produites par des Meloises, en particulier celles posées à clous plutôt qu'avec du mortier, sont satisfaisantes. Toutefois, l'entreprise ne dure pas, probablement parce que la population évitait ce type de recouvrement : « Les habitants étaient persuadés que le bardeau de cèdre, tout inflammable qu'il fût, convenait mieux que la tuile au climat canadien. » (Fauteux 1927 : 162). Difficiles à installer convenablement, les tuiles laissaient pénétrer la neige dans les greniers.

Le sieur Barthélemy Cotton est le dernier à avoir produit des tuiles au Québec au XVIII<sup>e</sup> siècle. Il reprend l'entreprise abandonnée en 1741 par des Meloises pour la fermer définitivement trois ans plus tard (Martin 1988). Pourtant, on considérait « à Paris, en 1745, que 'la qualité des tuiles fabriquées dans la colonie ne laissait rien à désirer'. » (Barbeau 1942 : 155).

Outre les briques et les tuiles à couvrir, la céramique architecturale au Régime français comprenait les carreaux, carrés ou hexagonaux, principalement utilisés pour former des recouvrements de planchers, ou parfois comme surface coupe-feu, comme par exemple au grenier du Séminaire de Saint-Sulpice à Montréal, construit en 1685 (Moussette et Pothier 1989). Aucun lieu de production en Nouvelle-France n'a été identifié, quoique ces carreaux pourraient provenir de briqueteries, les procédés de fabrication des carreaux et des briques étant similaires (Martin 1988 : 18). Il est possible qu'au cours de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, les potiers Jean-Baptiste et François Poitras aient fabriqué des carreaux à touraillage à Québec. Plus tard, une entreprise de la région de Montréal fabrique des blocs creux d'argile : c'est Montreal Terra Cotta, fondée dans Maisonneuve en 1888, déménagée à Pointe-Claire en 1912 et fermée en 1962.

## 2.4 FABRIQUES DE PIPES À FUMER

À Québec, un premier pipier est recensé en 1851 : il s'agit de Michael McAvoy, originaire d'Irlande. Il est probable que la marque « McAVOY/QUEBEC » inscrite sur des tuyaux de pipes trouvées à Place-Royale, ne désigne pas le marchand Andrew McAvoy, comme l'ont suggéré Savard et Drouin (1990 : 249), mais plutôt Michael McAvoy. Par ailleurs, c'est peut-être de la poterie Bell que proviennent des pipes inscrites « LANE AND GIBB » (Saint-Pierre et Côté 1990 : 232); du moins, ces marchands vendaient des boîtes de pipes Bell en 1868. La poterie Bell a constitué la principale fabrique de pipes à fumer à Québec. Elle a amorcé cette production en 1862 pour la poursuivre jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle (entre 1891 et 1901). Avec une vingtaine d'employés en 1861 et 34 en 1871 (24 hommes, quatre femmes, trois garçons et trois filles), les Bell sont identifiés dans le recensement de 1871 comme exploitants d'une « manufacture tuyaux de drainage », mais on y mentionne aussi la production de « pipes » et de « pots à fleur ». La même source précise que les Bell ont fabriqué 8000 boîtes de pipes et que chaque boîte contient 2,50 grosses. Puisqu'une grosse équivaut généralement à douze douzaines, on obtient un total de 2 880 000 pipes. En 1881, les « 16 small Boxes pipes » que le ferblantier Zéphirin Chartré (associé dans la poterie de Cap-Rouge) s'est procuré auprès des Bell sont vendues 0,40 \$ la boîte (AJQ, William Bell, 1882).

Le recensement de 1871 indique aussi que le pipier Richard Smith, établi sur la rue Napoléon puis sur la rue Stuart (aujourd'hui Alleyn) dans Saint-Sauveur, emploie quatre hommes, parmi lesquels l'apprenti Odilon Delisle qui utilisera ultérieurement la petite manufacture de pipes (avec fourneau et hangar) de la rue Stuart pour y fabriquer sa poterie (Savard 1886). D'autres pipiers ont habité la rue Stuart au cours de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, soit John Venner puis William Miller et son fils.

À Montréal, un premier pipier, William Henderson senior (le premier de la lignée), est recensé en 1846 (Smith 1998). Il décède en 1855; la manufacture, installée au coin sud-ouest de la rue Sainte-Catherine et de l'avenue Colborne (de Lorimier), est dès lors dirigée par James McKean Henderson et William Henderson jr. En 1856, les Henderson emploient une cinquantaine de personnes et produisent 15 000 boîtes de pipes annuellement (4 860 000 pipes selon Roy 2007a) – c'est de cette fabrique que proviennent les pipes portant l'inscription « HENDERSON'S/MONTREAL » ou « HENDERSON/MONTREAL »<sup>17</sup>. En 1868, J.M. Henderson fonde avec un associé la firme Henderson & Lovelace, spécialisée dans la vente d'argile réfractaire, de mitrons, de briques, de tuiles et de drains (Walker 1983). Huit ans plus tard, la fabrique de pipes est vendue à William Henderson Dixon, le neveu de J.M. Henderson; ce dernier se consacre alors uniquement à l'entreprise qu'il a fondée avec E.M. Lovelace. La fabrique Dixon (ou Canada Pipe Works) ferme en 1892.

En 1858, le pipier Robert Bannerman occupe le terrain au coin nord-est de l'avenue de Lorimier et de la rue Érié puis, à partir de 1870, le terrain voisin au sud, soit au nord de la ruelle Brant. Selon le recensement de 1871, Bannerman compte 38 employés (quatre hommes, 24 femmes, un garçon et neuf filles), comparativement à 50 pour Henderson (dont douze femmes et quatre enfants). Une plus grande proportion de femmes et d'enfants<sup>18</sup> chez Bannerman contribue à expliquer le salaire annuel moyen de 137 \$, au lieu de 240 \$ chez Henderson. De 1875 à 1883, Bannerman possède une autre fabrique à Rouses Point dans l'état de New York, près de la frontière canadienne (Walker 1983). L'argile utilisée à Rouses Point provient de Devon (sud-ouest de la Grande-Bretagne). Il en va vraisemblablement ainsi pour la fabrique montréalaise, malgré que Bannerman achète aussi de la terre à pipe de la compagnie française Dumeril-Bouveau au cours des années 1870 (Raphaël 1991). En 1888, la firme est administrée par la veuve de Robert Bannerman et ses enfants Alexander, Robert et Thomas Bannerman : elle devient Bannerman Brothers, manufacturiers de pipes, de tabac et de corde. Alexander Bannerman ferme l'entreprise en 1902. De 1870 à 1902, 160 000 000 de pipes auraient été produites dans la fabrique de la ruelle Brant!

Neil Doherty est déjà actif en 1848 (Smith 1998 : 1). Huit ans plus tard, au 20 avenue Colborne (Smith 1998 : 3), il employait une vingtaine de personnes et produisait environ 5000 boîtes de pipes (Walker 1977 : 360). Il n'y a plus de mention de ce pipier après 1858, année au cours de laquelle Robert Bannerman ouvre sa fabrique, à l'arrière du 14 avenue Colborne, c'est-à-dire un peu au sud de celle de Doherty. Bannerman a peut-être acheté les installations et/ou les équipements de Doherty.

Jusqu'à dix-sept pipiers ont été recensés à Montréal par Walker (1977 : 340). C'est en fait en 1871 qu'on en dénombrait le plus, soit 31 (Smith 1998 : 9). Mais, comme Smith l'a constaté, il s'agit du

---

<sup>17</sup> Les pipes inscrites « HENDERSON'S/MONTREAL » auraient été fabriquées avant la fin des années 1860 (Roy 2007a).

<sup>18</sup> Encore à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, « [...] peu importe ses aptitudes et sa rapidité, la femme reçoit toujours une rémunération basée sur un taux inférieur à celui de l'homme. [...] l'enfant est de plus en plus considéré comme un aide à bon marché et de moins en moins comme un apprenti. » (Harvey 1978 : 135).

nombre de personnes qui se disent pipiers, sans être pour autant propriétaires d'une fabrique; en fait, il est vraisemblable que ces pipiers travaillent presque tous pour Henderson et Bannerman. À titre de comparaison, c'est en 1889 qu'Edinburgh connaît le plus grand nombre de pipiers, soit onze (Gallagher 1987a), alors que pour Glasgow, un sommet de seize pipiers est atteint en 1860 (Gallagher 1987b : 57). Qu'un centre de production de pipes aussi important que Glasgow compte à peine plus de « pipiers » que Montréal à la même date (treize), démontre bien que les données pour Montréal concernent à la fois les propriétaires et les ouvriers, alors que les chiffres fournis par Gallagher ne se rattachent sans doute qu'aux propriétaires. Par ailleurs, comme il a récemment été souligné (Roy 2007a : 12), si les ouvriers sont Irlandais, les propriétaires (les Henderson, Bannerman et Dixon) des fabriques montréalaises sont d'origine écossaise, comme d'ailleurs les Bell, à Québec (Royer 1992b : 8).

Parmi les pipiers recensés par Smith, peu sont connus. En 1856, John Moodie, Thomas Bowes et Thomas Burke travaillent pour Neil Doherty. Les apprentis Michael et John Higgins, John Smith, Thomas McDonnell et William Speirs sont engagés par Bannerman en 1868 (Smith 2001 : 9). Aussi chez Bannerman, on retrouve Ann Higgins puis Ellen et John Smith en 1871, David Ford en 1872 et 1873, Dennis Murney en 1874 et de 1880 à 1892 puis Joseph Peltier en 1879 (Smith 1998 : 8-10).

Selon le recensement de 1871, Bannerman compte 38 employés (quatre hommes, 24 femmes, un garçon et neuf filles), comparativement à 50 pour Henderson (dont douze femmes et quatre enfants), 34 chez les Bell de Québec<sup>19</sup> (24 hommes, quatre femmes, trois garçons et trois filles) et cinq (seulement des hommes) chez Richard Smith, aussi de Québec. Smith (2001 : 12) a estimé que, pour la seule année 1871 et avec quatre fournées par mois, la fabrique de la ruelle Brant a produit 5 070 000 pipes, d'une valeur de 13 260 \$. Les boîtes de pipes Bannerman étaient alors vendues en moyenne 0,85 \$ chacune, comparativement à 1,09 \$ pour les pipes Henderson<sup>20</sup> et 1,00 \$ chez les Bell – même avec l'imposition d'une taxe de 15%, les pipes importées se vendaient à des prix similaires (Smith 1994 : 26). Chez Henderson, la production aurait été de 7 128 000 pipes en 1871 (Roy 2007a : 41), alors qu'elle peut être estimée à 2 880 000 pour les Bell<sup>21</sup>.

---

<sup>19</sup> Dans le recensement, les Bell sont identifiés comme exploitants d'une « manufacture tuyaux de drainage », mais on y mentionne aussi la production de « pipes » et de « pots à fleur ».

<sup>20</sup> En 1870, les pipes les moins dispendieuses faites par Henderson sont vendues 0,40 \$ la boîte (Smith 1998 : 26), soit le même prix mentionné pour chacune des « 16 small Boxes pipes » que le ferblantier Zéphirin Chartré s'est procuré auprès des Bell en 1881 (AJQ, William Bell, 1881).

<sup>21</sup> Le recensement de 1871 précise que les Bell ont fabriqué 8000 boîtes de pipes et que chaque boîte contient 2,50 grosses. Puisqu'une grosse équivaut généralement à douze douzaines, on obtient un total de 2 880 000 pipes.

### 3.0 SITES ARCHÉOLOGIQUES QUÉBÉCOIS ASSOCIÉS AUX POTERIES, BRIQUETERIES, TUILERIES ET FABRIQUES DE PIPES

Des typologies d'assemblages céramiques issus des collections de Place-Royale et des sites gérés par Parcs Canada ont été produites à partir des années 1970. Dans une certaine mesure ces typologies, exécutées afin de dater les dépôts et d'établir les modes de vie, ont permis de distinguer les céramiques importées de celles produites localement, sans toutefois pouvoir rattacher ces dernières à des ateliers en particulier. Pour ce faire, il est nécessaire d'étudier ces céramiques non seulement en contexte d'utilisation, mais aussi en contexte de fabrication.

Au Québec, un programme de recherches archéologiques et historiques a été amorcé à la fin des années 1960<sup>22</sup> pour localiser les ateliers de potiers et caractériser leur production. Marqué par la publication d'un répertoire (Langlois 1978) pour l'ensemble de la province et d'une synthèse (Gaumond et Martin 1978) pour Saint-Denis-sur-Richelieu, ce programme s'est poursuivi sporadiquement jusqu'au milieu des années 1990, permettant l'identification de la majeure partie des sites archéologiques de potiers recensés jusqu'à maintenant. Pour la plupart, ces sites n'ont été qu'inventoriés; seuls ceux de Charles Belleau à La Baie (Saguenay), de Pierre Côté à Saint-Augustin-de-Desmaures et de la poterie de Cap-Rouge ont fait l'objet de fouilles. Par ailleurs, pendant longtemps l'approche a été principalement qualitative, en étant basée sur l'observation de la forme et du style des pièces céramiques. Après quelques études isolées (dont Proulx 1980, Moussette 1981, Lueger et Olivier 1984 et Côté et Lavoie 1991), ce n'est que depuis le tournant du XXI<sup>e</sup> siècle que les analyses quantitatives, par le recours à la caractérisation chimique, semblent se répandre davantage (Monette 2000; Monette *et al.* 2001; Monette 2005; Roy 2007a; Ethnoscop 2008).

Au total, 35 sites rattachés à des potiers, des briquetiers, des tuiliers et des fabricants de pipes ont été identifiés, la plupart le long du fleuve Saint-Laurent (plan 1)<sup>23</sup>. Vingt-cinq de ces sites se rapportent à la fabrication de poterie, deux à celle de briques, une à celle de tuiles et deux à celle de pipes; trois ou quatre sites recèlent des dépôts rapportés de céramiques locales et deux comprennent des vestiges architecturaux d'une occupation domestique des lieux par un potier et un pipier. Tous ces sites portent un code Borden, mais aucun n'est cité, reconnu ou classé, bien que certains d'entre eux se retrouvent à l'intérieur du périmètre d'un monument ou d'un arrondissement historique<sup>24</sup>. Résumées dans le tableau 1, les pages qui suivent sont consacrées à la présentation des principaux résultats des interventions archéologiques effectuées sur les sites québécois ayant trait à la production de poterie, de briques, de tuiles et de pipes à fumer<sup>25</sup>.

---

<sup>22</sup> L'intervention de Michel Gaumond à la poterie de Cap-Rouge en 1968 serait la première réalisée dans le cadre de ce programme.

<sup>23</sup> Le plan 2 localise les sites identifiés uniquement dans le pré-inventaire.

<sup>24</sup> Il s'agit des sites BkFg-10 (monument historique Jean-Baptiste-Mâsse) puis CeEt-150 et CeEt-706 (arrondissement historique du Vieux-Québec).

<sup>25</sup> Nous avons tenu compte uniquement des sites pour lesquels un code Borden a été attribué. Parmi les autres lieux comportant des ressources archéologiques rattachées à la fabrication d'objets en céramique figurent le site 40G (fort Saint-Jean, voir BhFh-8), celui de la briqueterie Décarie à Montréal (MTL-05-05-1, Ethnoscop 2006a), en opération au cours de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle et où seuls des exemplaires de briques ont été découverts, et celui des potiers Firmin Thériault et Joseph-Félix Blanchet (actifs à Saint-Jean-Port-Joli au premier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle, Gaumond 1993), où des tessons ont été récoltés et un four a été localisé.

TABLEAU 1

SITES ARCHÉOLOGIQUES QUÉBÉCOIS ASSOCIÉS AUX POTERIES, BRIQUETERIES, TUILERIES ET FABRIQUES DE PIPES

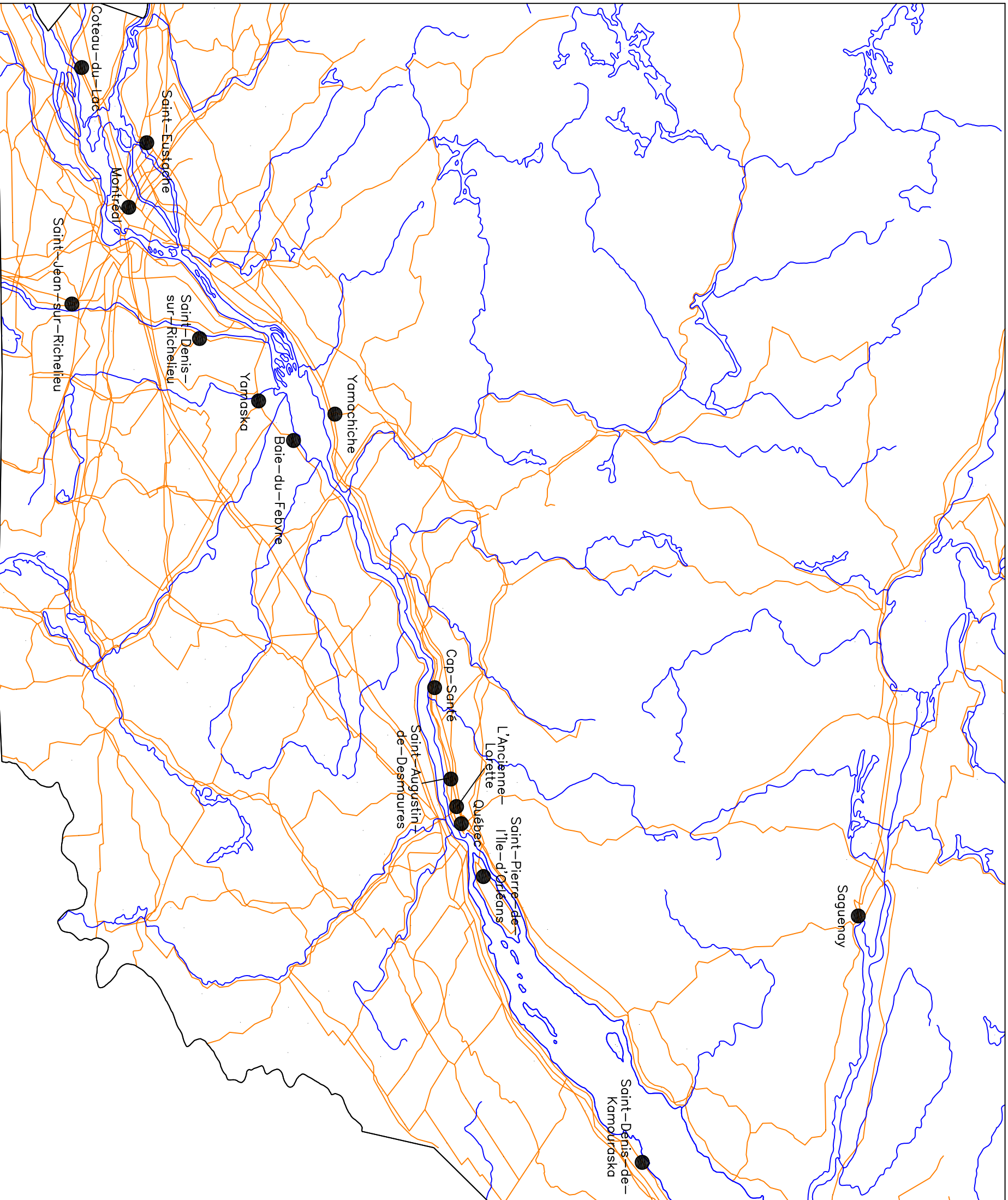
Identification	Code Borden et sources	Localisation	Période d'activité	Affiliation culturelle
St. Johns Stone Chinaware	BhFh-8 (Barbeau 1942, Lambart 1963, Webster 1971, Lambart 1975a, Chism et Brossard 1981, Fortin 1982 et Collard 1984)	Saint-Jean-sur-Richelieu	1873-1897	Anglo-québécoise
Poterie Cocker	BhFn-16 (Desjardins et al. 1978, Bastien 1980, Cadieux 1980 et Filion 1980)	Coteau-du-Lac	Vers 1808-1860	Franco-québécoise
Fabrique de pipes Bannerman	BjFj-26 (Walker 1977, Walker 1983, Ethnoscop 1987, Savard et Drouin 1990 et Ethnoscop 2008)	Montréal	1858-1902	Écossaise
Briqueterie Smith	BjFj-44 (Groupe de recherches en histoire du Québec 1996 et 1997)	Montréal	1825-vers 1854	Anglo-québécoise
Villa Woodbine	BjFj-113 (Ethnoscop 2005)	Montréal	Années 1840-vers 1910	Écossaise
Fabriques de pipes Henderson et Dixon	BjFj-135 (Walker 1977, Walker 1983, Savard et Drouin 1990, Roy 2007a, 2007b et 2008)	Montréal	1847-1892	Écossaise
Poterie Tourangeau	BjFl-2 (Langlois 1977, Langlois 1978, Trahan 1978, Monette 2005 et Monette et al. 2006)	Saint-Eustache	1799-1816	Franco-québécoise
Poterie Duplaquet dit Lambert	BkFg-4 (Langlois s.d.c, Gaumond 1973, Lambart 1975a, Desjardins et al. 1978, Langlois 1978, Gaumond et Martin 1978, Lapointe 1982, Ethnoscop 1984, Monette 2005 et Monette et al. 2006)	Saint-Denis-sur-Richelieu	1799-1846	Franco-québécoise
Poterie Bélanger	BkFg-5 (Langlois s.d.a, Gaumond 1973, Desjardins et al. 1978, Langlois 1978, Gaumond et Martin 1978, Lapointe 1982 et Ethnoscop 1984)	Saint-Denis-sur-Richelieu	1828-1887	Franco-québécoise

<b>Identification</b>	<b>Code Borden et sources</b>	<b>Localisation</b>	<b>Période d'activité</b>	<b>Affiliation culturelle</b>
Poterie Maillet	BkFg-6 (Langlois s.d.b, Barbeau 1941, Gaumond 1973, Lambart 1975a, Desjardins et al. 1978, Langlois 1978, Gaumond et Martin 1978, Lapointe 1982, Ethnoscop 1984, Monette 2005 et Monette et al. 2006)	Saint-Denis-sur-Richelieu	1828-1853	Franco-québécoise
Poterie Prévost	BkFg-7 (Langlois s.d.d, Lambart 1975a, Trahan 1976, Desjardins et al. 1978, Langlois 1978, Gaumond et Martin 1978, Lapointe 1982, Ethnoscop 1984, Monette 2005 et Monette et al. 2006)	Saint-Denis-sur-Richelieu	1808-1809	Franco-québécoise
Poterie Robichaud	BkFg-8 (Langlois s.d.e, Lambart 1975a, Desjardins et al. 1978, Langlois 1978, Gaumond et Martin 1978 et Ethnoscop 1984)	Saint-Denis-sur-Richelieu	1785-1833	Franco-québécoise
Lot 226 à Saint-Denis-sur-Richelieu	BkFg-9 (Gaumond 1973)	Saint-Denis-sur-Richelieu	Matériel rapporté?	
Maison Mâsse	BkFg-10 (Ethnoscop 1982, Lapointe 1982, Nadon 1983, Ethnoscop 1984, Arkéos 1987, Brochu 1987, Arkéos 1989 et Transit Analyse 1993)	Saint-Denis-sur-Richelieu	Matériel rapporté	
Rive à Saint-Denis-sur-Richelieu	BkFg-11 (Skanes 1983 et Ethnoscop 1984)	Saint-Denis-sur-Richelieu	Matériel rapporté	
Rive à Saint-Denis-sur-Richelieu	BkFg-12 (Skanes 1983 et Ethnoscop 1984)	Saint-Denis-sur-Richelieu	Matériel rapporté	
Poterie Yamaska	BIFf-1 (Lambart 1963, Gaumond et Martin 1970a et Lambart 1975b)	Saint-Michel d'Yamaska	1852-1857	Écossaise

<b>Identification</b>	<b>Code Borden et sources</b>	<b>Localisation</b>	<b>Période d'activité</b>	<b>Affiliation culturelle</b>
Poterie O. Joubert	CaFe-2 (Barbeau 1942, Gaumond et Martin 1970b, Langlois 1978, Monette 2005 et Monette et <i>al.</i> 2006)	Saint-Antoine-de-la-Baie-du-Febvre	1862-1878	Franco-québécoise
Poterie Briaire	CbFe-3 (Desjardins et <i>al.</i> 1978, Langlois 1978, Gaumond 1979, Langlois 1979, Monette 2005 et Monette et <i>al.</i> 2006)	Yamachiche	1847-1884	Franco-québécoise
Poterie Briaire et Courtemanche	CbFe-4 (Desjardins et <i>al.</i> 1978, Langlois 1978, Gaumond 1979, Langlois 1979, Monette 2005 et Monette et <i>al.</i> 2006)	Yamachiche	1845-1850	Franco-québécoise
Tuilerie Smolenski	CeEs-4 (Gaumond s.d., Lambart 1963, Lambart 1975b et Bernard 1992b)	Québec	1845-1849	Polonaise
Poterie Bell	CeEt-23 (Keele 1915, Barbeau 1941, Barbeau 1942, Lambart 1963, Cloutier et Gaumond 1969, Webster 1971, Lambart 1975b, Collard 1984, Croteau et Tremblay 1987 et Royer 1992b)	Petite-Rivière	1845-1932	Écossaise
Poterie Dion	CeEt-24 (Langlois s.d.f, Barbeau 1941, Barbeau 1942, Lambart 1963, Webster 1971, Lambart 1975b, Langlois 1978, Gaumond 1978a, Godin 1981, Collard 1984, Rompré 1984 et Godin 1988)	Québec	1851-1916	Franco-québécoise
Poterie Aumier	CeEt-150 (Langlois 1978, Tremblay 1984, La Roche 1987, Tremblay et Véronneau 1988, Simoneau 1988, La Roche 1989, Monette 2005 et Monette et <i>al.</i> 2006)	Charlesbourg	1682-1687	Française

<b>Identification</b>	<b>Code Borden et sources</b>	<b>Localisation</b>	<b>Période d'activité</b>	<b>Affiliation culturelle</b>
Poterie Poitras	CeEt-706 (Langlois 1978, Lavigne 1979, Guimont 1993a, Quesnel 1995, Rouleau 1998, Monette 2005 et Monette et al. 2006)	Québec	1797-1842	Franco-québécoise
Poterie Vincent	CeEt-819 (Barbeau 1942, Webster 1971, Langlois 1978, Lavigne 1979, Monette 2005 et Monette et al. 2006)	Québec	1766-1803	Acadienne
Briqueterie Landron-Larchevêque	CeEt-854 (Roy 1916, Fauteux 1927, Guimont 1993a et 1993b, Goyette 2004a et 2004b, Monette 2005 et Monette et al. 2006)	Québec	1688-1765	Franco-québécoise
Poterie de Cap-Rouge	CeEu-3 (Barbeau 1941, Barbeau 1942, Lambart 1963, Webster 1971, Gaumond 1972, Lambart 1975, Collard 1984, Lavoie 1986 et 1987, Côté et Lavoie 1991 et Lavoie et Slater 1995)	Cap-Rouge	1860-1892	Anglo-québécoise
Poterie Côté	CeEu-5 (Cloutier 1977, Langlois 1978, Cloutier 2003, Monette 2005 et Monette et al. 2006)	Saint-Augustin-de-Desmaures	1803-1811	Franco-québécoise
Poterie Robitaille	CeEu-8 (Langlois 1977, Cloutier 1980a et Cloutier 2003)	Saint-Augustin-de-Desmaures	1796-1816	Franco-québécoise
Poterie Dubeau	CeEu-9 (Langlois 1978 et Cloutier 1980b)	Québec	1764-1794	Franco-québécoise
Maison Belleau	CeEw-3 (Langlois 1978 et Bernard 1992a)	Cap-Santé	1844-1846	Franco-québécoise
Poterie Ampleman	CfEt-4 (Langlois 1978, Gaumond 1978b, Lavigne 1979, Monette 2005 et Monette et al. 2006)	Charlesbourg	1766-1782	Française
Poterie P. Joubert	CjEI-4 (Barbeau 1942, Cloutier et Proulx 1975 et Langlois 1978)	Saint-Denis-de-Kamouraska	1854-1871	Franco-québécoise

Identification	Code Borden et sources	Localisation	Période d'activité	Affiliation culturelle
Poterie Belleau	DbEr-1 (Langlois s.d.g, Barbeau 1941, Barbeau 1942, Langlois 1978, Proulx 1978, Simard 1978, Monette 2005 et Monette et <i>al.</i> 2006)	La Baie	1855-1889	Franco- québécoise

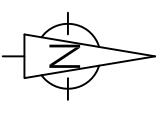


PATRIMOINE ARCHÉOLOGIQUE DES POTERIES,  
BRIQUETERIES, TUILERIES ET FABRIQUES DE  
PIPES DU QUÉBEC

LOCALISATION DES SITES ARCHÉOLOGIQUES  
DE POTIERS

PLAN 1

- EMPLACEMENT DES SITES ARCHÉOLOGIQUES
- ROUTE



SOURCE : PLAN BASE, CARTOGRAPHIE NUMÉRIQUE, GÉOMATIQUE CANADA, DIVISION GÉOACCÈS, RESSOURCES NATUREL DU CANADA, ATLAS NATIONAL POUR LE QUÉBEC À L'ÉCHELLE 1/2 000 000

**PATRIMOINE ARCHÉOLOGIQUE DES POTERIES,  
BRIQUETTERIES ET FABRIQUES DE  
PIPES DU QUÉBEC**

**LOCALISATION DES SITES DE POTIERS  
IDENTIFIÉS DANS LE PRÉ-INVENTAIRE**

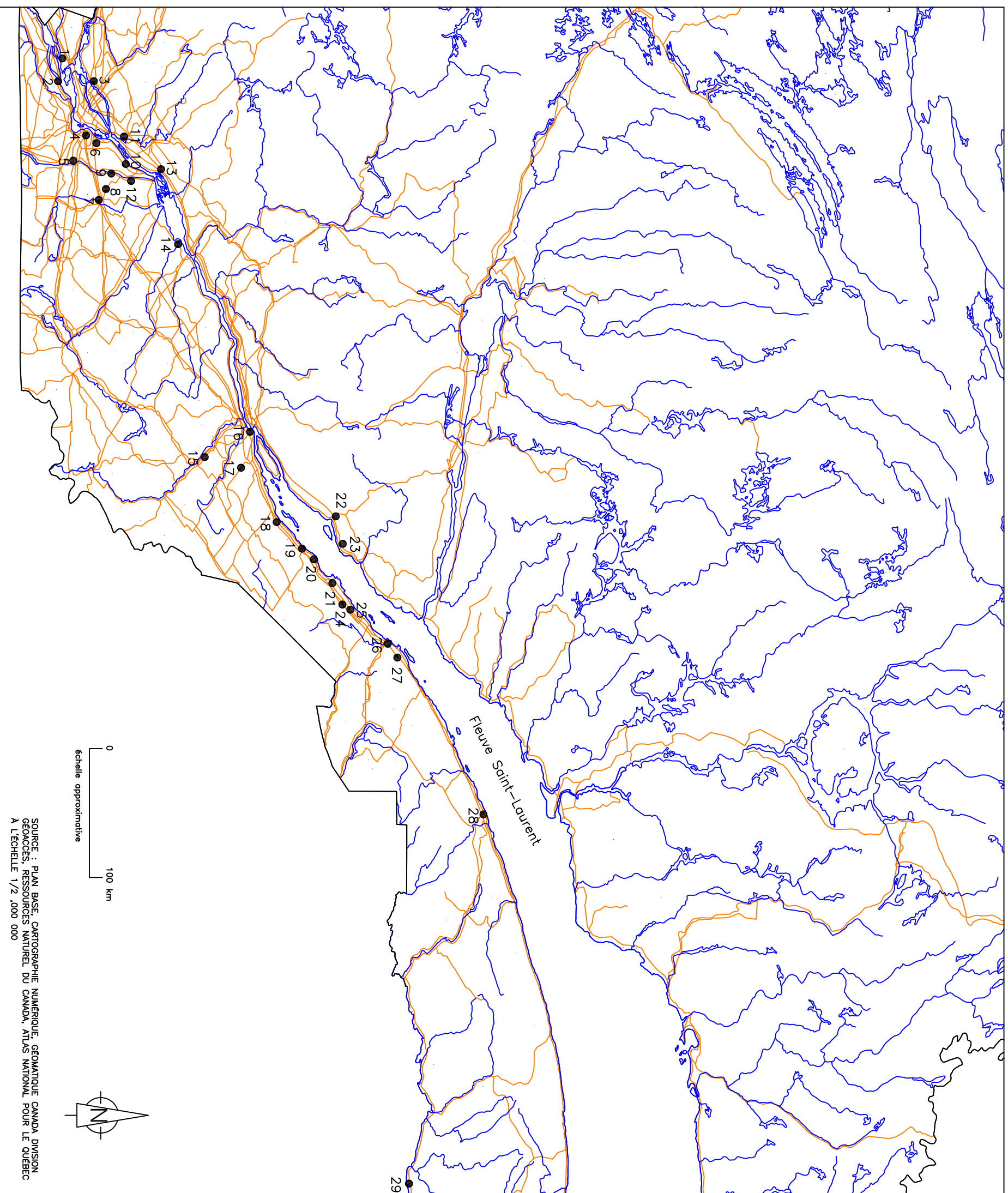
**PLAN 2**

● EMPLACEMENT DES SITES  
ARCHÉOLOGIQUES

— ROUTE

IDENTIFICATION DES SITES :

- 1 LES CÈDRES
- 2 BEAUHARNOIS
- 3 SAINT-EUSTACHE
- 4 LONGUEUIL
- 5 CHAMBLY
- 6 BOUCHERVILLE
- 7 SAINT-HYACINTHE
- 8 LA PRÉSENTATION
- 9 SAINT-CHARLES-SUR-RICHELIEU
- 10 CONTRECOEUR
- 11 L'ASSOMPTION
- 12 SAINT-OURS
- 13 BERTHIERVILLE
- 14 NICOLET
- 15 SAINTE-MARIE
- 16 LÉVIS
- 17 SAINT-CHARLES-DE-BELLECHASSE
- 18 CAP-SAINT-IGNACE
- 19 SAINT-JEAN-PORT-JOLI
- 20 SAINT-ROCH-DES-AULNAIES
- 21 RIVIÈRE-OUELLE
- 22 BAIE-SAINT-PAUL
- 23 LES ÉBOULEMENTS
- 24 SAINT-PASCAL
- 25 SAINT-GERMAIN
- 26 CACOUNA
- 27 RIVIÈRE-DU-LOUP
- 28 SAINTE-FLAVIE
- 29 NEW CARLISLE



SOURCE : PLAN BASE, CARTOGRAPHIE NUMÉRIQUE, GÉOMATIQUE CANADA, DIVISION  
GÉOLOGES, RESSOURCES NATUREL DU CANADA, ATLAS NATIONAL POUR LE QUÉBEC  
A L'ÉCHELLE 1/2 ,000 000

### 3.1 POTERIES

#### *BhFh-8*

En 1981, un inventaire et une fouille archéologiques ont été effectués sur le site de St. Johns Stone Chinaware, active de 1873 à 1899 au coin des rues Laurier et Saint-Georges, à Saint-Jean-sur-Richelieu. Des murs de fondation de l'usine, un plancher de briques réfractaires et communes, des vestiges de fours, de multiples exemples de la production de la firme dont des assiettes, des bols, des tasses et des pots, de nombreux moules en plâtre et du matériel d'enfournement furent alors découverts; de la poterie de grès provenant d'une autre usine a aussi été récoltée (Chism et Brossard 1981). Par ailleurs, des dépôts secondaires (hors du site) ont également été identifiés en 1978, 1980 et 2005, dans la rivière Richelieu (BhFh-5) et au fort Saint-Jean (40G). Dans la rivière, près d'Iberville et en face de l'ancien collège militaire royal, une couche de tessons épaisse de 0,30 m a été circonscrite sur une superficie de 15 m<sup>2</sup>. À part quelques tessons de *creamware* et un fourneau de pipe en terre cuite fine argileuse blanche, l'assemblage est formé de vaisselle en terre cuite fine blanche vitrifiée; plusieurs fragments portent la marque « STONE CHINAWARE CO. » (Lépine 1978). Sur le site 40G, les fouilles de 1980 et 1981 ont permis la mise au jour, « à plusieurs endroits sur le site » (Piédaloue 1982 : 35), d'un rehaussement contenant de la céramique et du matériel d'enfournement de l'usine. La provenance a été identifiée par la présence des marques « STONE CHINAWARE CO. » et « IRONSTONE CHINA » sur plusieurs tessons (Laliberté 1983). En 2005, des dégourdis (tessons sans glaçure) de céramique sanitaire et de vaisselle, des fragments de cazettes et des supports de cuisson ont été retrouvés près de la rivière, à une bonne distance des dépôts de 1980 et 1981 (Ethnoscop 2006b). Dans tous les cas, ces dépôts appartiennent à un rehaussement du terrain, composé en tout ou en partie de matériel (sol et déchets) provenant du secteur de l'usine St. Johns Stone Chinaware.

#### *BhFn-16*

Fils d'un potier de Lachine, André Cocker a pratiqué à partir de 1808 à Coteau-du-Lac, au confluent des rivières Rouge et Cataracoui. Son fils Joachim aurait pris la relève jusqu'en 1860.

Le fond marin de ce secteur « est parsemé de poteries diverses, cruches, terrines, plats, encriers, etc... » (Cadieux 1980 : 39). La collection du site BhFn-16 n'est composée que de quatre tessons de terrines (dont deux à glaçure brune) recueillis en 1979.

#### *BjFI-2*

Après avoir œuvré à Québec de 1782 à 1784 et à Trois-Rivières de 1784 à 1799, Nicolas Guillet dit Tourangeau est à Saint-Eustache jusqu'à sa mort, survenue en 1816. À Québec, il fut associé avec son frère Jean-Baptiste et, à Saint-Eustache, il a pratiqué avec Philippe Ampleman junior. Ses fils, Nicolas et Édouard, sont aussi à Saint-Eustache, le premier de 1816 à son décès en 1866 et le second de 1819 à 1832 (Langlois 1977).

Un inventaire a été effectué à Trois-Rivières et à Saint-Eustache en 1977 afin de récolter du matériel céramique et localiser un four. Rien ne fut trouvé à Trois-Rivières. À Saint-Eustache, un sondage avait été pratiqué quelques années auparavant sur le site BjFI-2, occupé par Nicolas Tourangeau et

ses fils (Trahan 1978 : 1); en 1977, seuls de petits tessons épars ont été découverts, en bonne quantité toutefois. Il s'agit de tessons de terrines et de plats, parfois recouverts d'une glaçure brun pâle.

#### *BkFg-4*

À Saint-Denis-sur-Richelieu, le site BkFg-4, aux abords de la place du Marché, a été occupé par le patriote Antoine Duplaquet dit Lambert de 1799 à 1844, année de sa mort. L'inventaire de ses biens en 1845 indique « un tour, un ratelier, un lot de planches à potier, trois morceaux de robe de bœuf<sup>26</sup>, un tour, un pillon et une pelle, une grande charrette, un moulin, un chevalet »; l'année suivante, ses emplacements au village sont vendus avec « une maison, une laiterie, une écurie, une boutique et le bois d'un abri de fourneau » (Ethnoscop 1984).

Des sondages effectués en 1973 ont livré des tessons de jarres, de cruches, de terrines et des plats à aile, ces derniers portant un décor de lignes onduées d'engobe blanc. Les glaçures sont brunes, gris métallique et vertes (Gaumond et Martin 1978 : 168; Monette 2005 : 54).

#### *BkFg-5*

Le site BkFg-5, du côté nord de la rue Yamaska à Saint-Denis-sur-Richelieu, a été occupé par des potiers de 1825 à 1887. Il est principalement associé à Jean-Baptiste Joubert, apprenti de Louis Robichaud. Joubert, ancêtre de treize potiers, a pratiqué à Saint-Denis-sur-Richelieu de 1816 à 1832, pour s'établir par la suite à Yamachiche<sup>27</sup>; à son départ de Saint-Denis-sur-Richelieu, il vend « une boutique, un fourneau pour cuire la poterie » à un forgeron (Mignault 1832 cité dans Langlois s.d.a). Après Joubert, Louis Faneuf et Joseph Bélanger junior ont pratiqué sur le site BkFg-5. Lors de la transaction entre Faneuf et Bélanger en 1838, la présence d'un « fourneau à cuire la poterie et tous les agrès, un moulin, un tour et les rateliers » est signalée (Ethnoscop 1984).

Les tessons de terrines (dont un avec décor à l'engobe), de jarres avec quelques couvercles, de cruches et de plats à aile (au décor à lignes d'engobe) qui ont été retrouvés en 1973 ont été attribués à Joseph Bélanger junior (Gaumond et Martin 1978 : 168); ces tessons étaient pour la plupart destinés à recevoir une glaçure (Monette 2005 : 66-67). Certains tessons sont d'une pâte orangé à rouge alors que d'autres, plus grossiers, sont bruns – il s'agit peut-être là de productions de deux potiers distincts (Joubert et Bélanger ou Faneuf et Bélanger).

#### *BkFg-6*

Le lot 210, au coin sud-est de la rue Morin et de l'avenue Saint-Joseph à Saint-Denis-sur-Richelieu, correspond au site BkFg-6 où Nicolas Choquette puis Jean-Baptiste Maillet père<sup>28</sup> et fils ont travaillé de 1823 à 1853 (Langlois s.d.b; Gaumond 1973; Gaumond et Martin 1978). Un « hangard un

---

<sup>26</sup> Comme Jean-Baptiste Maillet père qui possédait une vieille robe et une peau de mouton (Gaumond et Martin 1978 : 65), Duplaquet dit Lambert devait s'envelopper dans ces peaux de bœuf pour ne pas se brûler lorsqu'il sortait ses pièces du four encore chaud.

<sup>27</sup> À Yamachiche, Joubert s'engagera auprès du cultivateur Calixte Lami à « faire de la bonne poterie et de soigner le fourneau et faire cuire la dite poterie, plomber comme il convient » (Bellefeuille 1840 cité dans Gaumond et Martin 1978 : 92). Parmi les clauses du contrat, Lami doit fournir le four et la terre blanche (pour l'engobe) alors que Joubert se servira de son cheval pour actionner le moulin à terre.

<sup>28</sup> Maillet, fabricant de terrines (Ethnoscop 1984 : 75), est le père et le grand-père de huit potiers.

fourneau a potier boutique ratelier planches, tour, moulin à terre une étable dessus construits » (Bourdages 1828 reproduit dans Langlois s.d.b) sont vendus par Choquette à Jean-Baptiste Maillet fils (?) en 1828. Il semble qu'en 1841, la propriété ait été louée au potier Olivier Joubert (Lapointe 1982 : 27).

Une tranchée de 2,00 m x 1,00 m réalisée en 1973 a permis la mise au jour, à 0,30 m sous la surface, d'une couche d'argile grise épaisse de 0,20 m et remplie de tessons de terrines, de plats (certains à aile), de jarres et de cruches, dont 20% sont recouverts d'une glaçure brune ou vert olive (Gaumont et Martin 1978). Seuls les plats portent des lignes d'engobe blanc. Ces tessons ont été attribués aux Maillet. La collection comprend également des tessons récoltés dans la rue Morin.

#### *BkFg-7*

Le lot 227 au sud du village de Saint-Denis-sur-Richelieu est le site de production de Nicolas Prévost (BkFg-7). Prévost fut l'apprenti de l'acadien Simon Thibaudeau, qui aurait eu Pierre Vincent pour maître (Courcy et Villeneuve 1973). Le terrain est cédé au curé en 1818 avec une maison en bois, un hangar contenant un fourneau de potier, une étable, un moulin à terre, un tour, des planches et un râtelier (Ethnoscop 1984).

Une collecte de surface (en 1973?) a été suivie en 1976 de sondages (Trahan 1976; Gaumont et Martin 1978). La collection est diversifiée, comprenant des terrines, des plats, un bol, des assiettes, des jarres, un pot à plantes, un pot de chambre et une cruche. La glaçure est incolore, parfois vert olive; les plats sont décorés à l'engobe blanc.

#### *BkFg-8*

Également à Saint-Denis-sur-Richelieu, le site BkFg-8 (lot 82 du côté ouest du chemin des Patriotes et au nord de la rue Yamaska) a appartenu à Louis Robichaud de 1794 à 1833 (Lambart 1975a : 2; Ethnoscop 1984). En 1794, il s'engage à payer son emplacement en terrines (Ethnoscop 1984 : 74). Robichaud a eu neuf apprentis; le dernier, Paul Mondor, a occupé le site jusqu'en 1838. Des tessons de terre cuite grossière ont été récoltés dans un sondage en 1973.

#### *BkFg-9*

Une collecte de surface de tessons de poterie locale a été effectuée en 1973 sur le lot 226 au sud du village de Saint-Denis-sur-Richelieu (Gaumont 1973). Ce lot aurait appartenu à Joseph Bélanger senior, potier à Saint-Denis-sur-Richelieu de 1818 à 1851.

#### *BkFg-10*

Les premières interventions archéologiques sur le site de la maison Jean-Baptiste-Mâsse (BkFh-10) ont permis de récolter plus de 200 kilogrammes de tessons de poterie locale (Proulx 1982; Nadon 1983; Ethnoscop 1984). Plusieurs autres découvertes ont ultérieurement été effectuées sur ce site : ainsi, les murs de fondation et un mur de refend de la première maison en pièce sur pièce ainsi qu'un puits, d'anciens systèmes de drainage dont un en bois et, dans la cour, un mur de fondation d'un apprentis, un tronçon d'un muret d'enceinte, un autre mur de fonction indéterminée, les restes d'une

dépendance et d'un bâtiment de fonction commerciale (?) du tournant du XIX<sup>e</sup> siècle, une tranchée de drainage et un puisard du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, des remblais épais de 0,50 m contenant des tessons de poterie locale et les vestiges d'un hangar de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle ont aussi été mis au jour (Brochu 1987; Arkéos 1987; Arkéos 1989; Transit Analyse 1993).

#### *BkFg-11*

Le site BkFg-11 correspond à un dépôt de poterie locale s'étendant dans la rivière Richelieu sur une centaine de mètres au sud du prolongement de la rue Yamaska (Skanes 1983). Deux sondages ont été effectués à cet endroit en 1982.

#### *BkFg-12*

Un dépôt de poterie est présent dans la rivière Richelieu au nord du traversier (Skanes 1983). Seule une collecte a été réalisée lors d'une plongée en 1982. D'autres tessons de poterie locale sont par ailleurs présents sur les sites BkFg-2 (quai submergé) et BkFg-3 (quai de Saint-Denis).

#### *BIFf-1*

À Yamaska-Est, une collecte a été effectuée en 1970 sur le site de Yamaska Pottery (BIFf-1), fondée en 1852 par William Steele et John Levack, des Écossais auparavant responsables de la fabrication et de la cuisson de la poterie chez les Bell de Québec. La collection comprend des tessons de terrines et de jarres à pâte beige et rouge; certains portent une glaçure jaune, verte, noire ou brune (Gaumont et Martin 1970a). Des briques ont aussi été produites sur le site.

#### *CaFe-2*

Orille Joubert, originaire de Saint-Denis-sur-Richelieu, a pratiqué de 1862 à 1878 sur le lot 523 de Saint-Antoine-de-la-Baie-du-Febvre. Un sondage pratiqué en 1970 a permis de recueillir des fragments de terrines, de plats, de cruches, de couvercles de jarres et de soucoupes de pots à plantes en terre cuite grossière rouge parfois recouverte d'une glaçure brun foncé ou brun verdâtre (Gaumont et Martin 1970b).

#### *CbFe-3*

Le potier Jean-Baptiste Briaire, originaire de Saint-Denis-sur-Richelieu, est établi sur le lot 751 de Yamachiche de 1855 à 1884. Sur ce lot, où Briaire fabriquaient des plats, des terrines, des pots à graisse, des cruches, des pots à plantes et des pots de chambre, s'étendaient une maison, une boutique, un fourneau, une écurie, une remise, un four à pain et un moulin à moudre la terre (Langlois 1979). En 1852, Briaire s'engage à fournir à un marchand de Saint-Denis-sur-Richelieu des terrines, des pots et des cruches (Monette 2005 : 81). Briaire a aussi fabriqué des pots à graisse, des plats, des pots de chambre, des coquemars et des pots à plantes (Monette 2005 : 85). Une collecte sur le site CbFe-3 en 1974 a livré des tessons de terrines et de cruches à pâte rouge et à glaçure brune (Gaumont 1979).

#### CbFe-4

Avant de s'établir sur le lot 751, Jean-Baptiste Briaire aurait pratiqué pendant quelques années sur le lot 578 (CbFe-4) avec son ancien maître, Joseph Courtemanche. Des tessons de terrines et de cruches à pâte beige rosé (avec parfois une glaçure verte) ont été récoltés en 1974 dans deux sondages pratiqués à la limite du lot 577 (Gaumond 1979). Toutefois, aucun acte notarié ne mentionne la présence d'un four sur le lot 578, alors que le lot 577 a accueilli le potier Narcisse Richer de 1859 à 1864; il est donc possible que la collection recueillie en 1974 provienne de l'atelier de Richer (Monette 2005 : 91).

#### CeEt-23

La poterie Bell (CeEt-23) a été active de 1845 à 1932<sup>29</sup> à la Petite-Rivière, une municipalité renommée Duberger en 1964 et fusionnée à Québec en 1970. Pendant les premières années d'opération, la poterie Bell a fabriqué des briques (Archives nationales du Québec à Québec [ANQQ], greffe Panet, no 10604). La production a également compris des terrines (en terre cuite de type Angleterre du Nord-Est) et des pots à plantes à partir de 1850 (AJQ, Steele vs. W. & D. Bell, 1852). De 1853 à 1886 (ANQQ, greffe Defoy, no 6596; AJQ, W. & D. Bell vs. Ville de Québec, 1886), la firme fournit des tuyaux d'égout à la Ville de Québec. Des théières et des crachoirs en *Rockingham* ont aussi été produits dès les années 1850, peut-être par des sous-traitants au début des années 1860 (AJQ, W. & D. Bell vs. Pope *et al.*, 1862), alors que la manufacture se lance dans la fabrication de pipes tout en continuant celle de tuyaux d'égout. La production de ces pipes aurait cessé entre 1891 et 1905 (ANQQ, greffe Auger, no 5968 et greffe Campbell, no 5779), plutôt qu'en 1882. Au cours du premiers tiers du XX<sup>e</sup> siècle, la firme n'aurait fait que des théières et des drains agricoles.

Une première intervention a eu lieu sur le site en 1969, sous la forme de sondages dans l'aile est de la manufacture et à l'ouest de l'aile ouest (Cloutier et Gaumond 1969). La collection issue de cet inventaire comprend des fragments d'un plateau d'enfournement, de tuyaux d'égout, de pipes et de crachoirs. En 1985, lors de la surveillance archéologique de travaux d'enfouissement d'une ligne électrique, le mur de fondation sud de l'aile ouest, un plancher de carreaux s'y appuyant et la sole d'un four de briques communes et réfractaires ont été découverts, en même temps que furent recueillis des tessons de pipes (parfois inscrits « W. & D. BELL/QUEBEC »<sup>30</sup>), de pots à plantes, de matériel d'enfournement (plateaux, cales, cazettes et cerces à talon) et de tuyaux d'égout (Croteau et Tremblay 1987). En outre, cinq tessons de terre cuite fine jaune étaient présents, dont un à l'état de dégourdi qui laisse croire en une production d'objets en terre cuite fine jaune par les Bell. La fouille de dix sondages en 1991 a permis de localiser des segments des murs de fondation sud et ouest de l'aile ouest de la manufacture et de récolter des morceaux de briques communes, de drains agricoles, de tuyaux d'égout, de pipes et de pots à fleurs, ainsi que du matériel propre à la fabrication de céramique, soit un boudin d'argile, des cales, des plateaux d'enfournement et des tests de glaçure (Royer 1992b).

<sup>29</sup> À l'automne 1932, la manufacture est poursuivie pour salaire non payé (AJQ, Lambert vs. Bell Pipe Pottery, 1932).

<sup>30</sup> Dans la collection, les variantes sans points après une ou les deux initiales, soit « W & D » et « W & D. », sont peut-être redevables à l'usure des moules.

#### CeEt-24

Les Dion de L'Ancienne-Lorette figurent parmi les rares artisans à œuvrer jusqu'à la Première Guerre mondiale, soit de 1851 à 1916. En 1871, la manufacture d'Antoine Dion emploie six hommes, alors que son frère Jean travaille seul dans sa boutique. Jules Dion a décrit la manufacture, du temps où son père Frédérick et ses oncles Antoine junior et Jacques-Silfrid y travaillaient ensemble, au cours des années 1890. Une pièce abritait les tours de potiers et des cuves (à argile?). Une meule, vraisemblablement pour les glaçures, était présente dans une chambre à moudre. Une autre pièce était réservée au séchage de la poterie. Un hangar, bordé d'un apprentis pour l'emballage, accueillait le fourneau (Gaumont 1978a : 8). Leur production comprenait des théières (certaines faites avec des moules achetées de la poterie de Cap-Rouge), des tabatières, des pots à plantes, des jattes, des plats et des pichets (Imreh-Rásonyi 1983). Les tours et le four ont été détruits vers 1918 et la manufacture a été incendiée en 1926 (Barbeau 1942 : 121).

En 1978, deux tranchées de 2,00 m x 1,00 m ont été pratiquées sur le site. À 0,20 m sous la surface a été fouillée une couche de tessons de théières, de pots à plantes, de plats, de crachoirs et de matériel d'enfournement (cerces à talon, plateaux, pernettes et pattes-de-coq). D'autres tessons sont présents le long de la rivière Saint-Charles. La collection confirme l'attribution aux Dion de pièces tournées à pâte rouge, à engobe blanc et à glaçure incolore et de pièces moulées à pâte rouge et à glaçure brun foncé de type *Rockingham*.

#### CeEt-150

Dans l'arrondissement historique du Vieux-Québec, le code Borden CeEt-150 correspond à l'îlot Saint-Nicolas, où les restes d'un chantier naval et d'occupations domestiques figurent parmi les découvertes effectuées lors d'interventions au cours des années 1980. Une d'elles (Tremblay et Véronneau 1988) a permis la collecte de tessons de terrines ou de jattes en terre cuite grossière à corps orange pâle à brun pâle parfois recouvert d'une glaçure vert brunâtre; ces objets ont été attribués à Jean Aumier, un potier qui, de 1672 à 1707, aurait connu dix-sept lieux de résidence – il « n'était pas, paraît-il, d'un caractère accommodant » (Trudelle 1887 : 44) – et qui est demeuré sporadiquement à la basse-ville de Québec de 1682 à 1687.

#### CeEt-706

Également dans l'arrondissement historique du Vieux-Québec, les tessons témoignant de la production de Jean-Baptiste et de François Poitras, actifs de 1797 à 1846, ont été découverts lors d'interventions archéologiques sur le lot 5132 de l'îlot Méduse (CeEt-706) à Québec en 1993, 1994 et 1998 (Quesnel 1995; Rouleau 1998). Des objets provenant des frères Poitras ont aussi été retrouvés sur les sites CeEt-541 (Grande Place), CeEt-681 (lot 5135 de l'îlot Méduse) et CeEt-705 (lots 5133 et 5134 de l'îlot Méduse). Il appert que les Poitras, présents le long de la rue de Saint-Vallier au cours de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, ont fabriqué des plats à aile, des terrines et des bols. Ces objets sont souvent recouverts d'une glaçure dont la couleur varie du jaune au brun en passant par le vert et le rouge; de plus, les plats sont dotés de lignes d'engobe blanc, comme ceux de Saint-Denis-sur-Richelieu. Un félin décoré de points d'engobe et d'une glaçure jaune et des carreaux à touraillage font aussi partie de la collection.

### *CeEt-819*

C'est aussi sur la rue de Saint-Vallier que le potier Pierre Vincent a pratiqué, du dernier tiers du XVIII<sup>e</sup> siècle au tout début du XIX<sup>e</sup> siècle. Vincent était propriétaire de la majeure partie de l'espace s'étendant aujourd'hui entre les rues de Saint-Vallier, Belleau, Arago et des Voltigeurs et bénéficiait d'un bail l'autorisant à extraire de l'argile d'un terrain à la Canardière.

Une surveillance archéologique a été effectuée dans la rue de Saint-Vallier en 1998, devant les emplacements de Vincent (Rouleau 1998). Deux dépotoirs épais de 0,20 m à 0,35 m ont alors été mis au jour en bordure sud de la rue; ils renfermaient des tessons de terrines, de plats et de pots ou de jarres. La pâte est rouge à jaune rougeâtre. Tous les tessons sont recouverts d'une glaçure, dont la couleur varie de rouge brunâtre à brune en passant par le rouge et le vert; des pièces comparables auraient été retrouvées dans les latrines des maisons Estèbe et Boisseau. Les plats à aile portent, sous une glaçure brun rougeâtre, brune, rouge, brun pâle ou vert brunâtre, des lignes d'engobe blanc similaires à celles que l'on retrouve sur les produits de Saint-Denis-sur-Richelieu et des frères Poitras – François Poitras a été l'apprenti de Vincent<sup>31</sup>. Du matériel d'enfournement était aussi présent : plateau, briques, plaquettes, supports et carreaux à tourillage. De tels carreaux ont aussi été retrouvés chez les Poitras (CeEt-706) et chez Pierre Côté (CeEu-5). Ces pièces n'étaient probablement pas destinées à l'enfournement; elles auraient plutôt été fabriquées à l'intention des brasseries et distilleries locales pour leurs fours à malt.

### *CeEu-3*

Un premier sondage a été réalisé sur le site de la poterie de Cap-Rouge (1860-1892) en 1968, sous un des piliers du pont ferroviaire. Un dépotoir a alors fourni des tessons de bols, de plats, de théières, de crachoirs et de pots à eau (Gaumont 1972). Vers 1975, deux Carougeois ont excavé une portion du dépotoir sur la rive, recueillant alors de nombreux artefacts. Trois campagnes de fouilles menées de 1985 à 1987 ont permis d'explorer davantage le dépotoir et de mettre au jour des vestiges de la manufacture, y compris ceux des trois fours (Lavoie 1986, Lavoie 1987 et Côté et Lavoie 1991). De ces fours à tirage ascendant, un était à carneaux et un autre servait probablement à chauffer du silex (un dégraissant). Outre des morceaux de théières, de cafetières, de pichets, de crachoirs, de bols, d'assiettes, de bénitiers, de bouteilles, de coquetiers, de pots et de tasses à pâte jaune (dont la composition chimique a été établie), la collection comprend des accessoires de potiers : matrice, moule, test d'engobe, boudin d'argile, cale, colifichets, pattes-de-coq et pernettes).

### *CeEu-5*

Le site CeEu-5, à Saint-Augustin-de-Desmaures, correspond à l'ancien lot 430, à la rencontre du chemin du Roy et de la route Racette. Le potier Pierre Côté y pratiqua son art de 1803 à 1811, avant de déménager à Québec.

La collection recueillie dans trois dépotoirs lors d'une fouille en 1972<sup>32</sup> démontre que la glaçure vert jaunâtre, habituellement associée aux productions françaises et domestiques antérieures au Régime

<sup>31</sup> Vincent aurait également eu Simon Thibaudeau pour apprenti. Thibaudeau, Vincent et Étienne Robitaille ont par ailleurs été miliciens à Québec en 1775.

<sup>32</sup> Cette fouille a été faite par des étudiants de l'Université Laval dans le cadre du programme fédéral Perspectives-Jeunesse.

anglais, était largement utilisée par Côté (Cloutier 1977). Les plats à aile sont par ailleurs décorés de lignes d'engobe blanc jaunâtre à vert.

#### *CeEu-8*

Également à Saint-Augustin-de-Desmaures, le site CeEu-8 du potier et briquetier Étienne Robitaille correspond au lot 417, à l'ouest de l'anse à Rochon. Le parcours de Robitaille est similaire à celui de Côté : après avoir résidé à Saint-Augustin de 1796 à 1816, il part pour s'établir à Québec en 1817. Outre une localisation, aucune expertise n'a été mise en œuvre sur le site CeEu-8, où se retrouveraient des vestiges de la maison du potier, de son étable, de sa grange et de son four (Cloutier 1980b).

#### *CeEu-9*

À Québec (Loretteville), sur la rive est de la rivière Saint-Charles près de l'extrémité est de la rue Racine, le site CeEu-9 a été occupé par le potier Antoine Dubeau de 1764 à 1794. Dubeau fut l'associé de François Jacquet de 1765 à 1770. Seules une documentation historique et une localisation existent quant au site CeEu-9, où aucun sondage n'a été réalisé (Cloutier 1980a).

#### *CeEw-3*

Le site CeEw-3, à Cap-Santé, correspond au terrain où résida le potier Charles Belleau, de 1844 à 1846. La maison et le hangar<sup>33</sup> de Belleau y étaient encore présents au début du XX<sup>e</sup> siècle et un relevé des vestiges apparents du hangar a été produit en 1992; un inventaire archéologique n'a alors pas pu démontrer la production de céramique sur le site (Bernard 1992a).

#### *CfEt-4*

De 1766 à 1804, les potiers Philippe Ampleman père et fils ont exercé leur art sur un terrain à Charlesbourg (Québec), le long de la 1<sup>ère</sup> avenue et un peu au nord de la 73<sup>e</sup> rue Ouest; Rendu là. En 1975, une tranchée de 2,00 x 1,00 m a été fouillée dans la partie sud-est du site CfEt-4. À 0,80 m sous la surface est apparue une couche de tessons épaisse d'environ 0,30 m; il s'agirait de pièces insuffisamment cuites, extraites d'une même fournée (Gaumond 1978b). La collection est formée de fragments de terrines, de plats à aile et de jarres à glaçure brun olive ou beige verdâtre. Cette production ressemble en certains points à celle des potiers allemands de Pennsylvanie et de Virginie (Monette 2005 : 142).

#### *CjEI-4*

Quatre Joubert ont pratiqué à Saint-Denis-de-Kamouraska de 1831 à 1884, soit Benjamin qui fut apprenti à Saint-Denis-sur-Richelieu, ses neveux Gédéon et Pierre-Philippe (fils du potier Charles aussi apprenti à Saint-Denis-sur-Richelieu) puis Philippe, fils de Gédéon. En 1971, à la suite de la découverte de tessons dans les labours du jardin du lot 36 de Saint-Denis-de-Kamouraska, il est apparu que le site CjEI-4, où résida Philippe Joubert à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, pourrait receler des traces

---

<sup>33</sup> Ce hangar abritait-il un four? Dans les actes notariés, le mot « hangar » peut désigner une poterie (Ethnoscop 1984 : 79).

de la production des Joubert. Les 44 sondages fouillés ont mené à la mise au jour de tessons de terre cuite grossière dans la partie haute du terrain, de déchets du deuxième quart du XIX<sup>e</sup> siècle à l'arrière de la maison et de traces d'activités domestiques de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle près d'une remise (Cloutier et Proulx 1975 : 10). Dans le secteur des tessons, aucune stratigraphie n'a pu être décelée mais des artefacts de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle ou du début du XX<sup>e</sup> siècle étaient présents. Ces tessons étaient presque tous dépourvus de glaçure; il s'agit principalement de terrines dont les lèvres sont distinctes de celles des terrines produites à Saint-Denis-sur-Richelieu.

#### *DbEr-1*

Charles Belleau, après avoir pratiqué à La Malbaie et à La Grande-Baie, s'est installé à La Baie (Saguenay) en 1855 et y est mort en 1889. Il y utilisait une argile locale, préparée dans un patouillard mû par un cheval (Barbeau 1942 : 147).

L'atelier de La Baie (DbEr-1) a été fouillé en 1977 (Proulx 1980). Une cueillette de surface, près de 400 sondages à la sonde, environ 130 sondages de 0,50 m de côté et quatre de 1,00 m de côté ont permis de dégager les coins de la maison du potier, de localiser des puits d'extraction d'argile et le four, de recueillir du matériel d'enfournement (cerces à talon, briques à cerce, plateaux, briques et cales) et de récolter des tessons de terrines, de plats, de jarres, de couvercles, d'assiettes et de cruches; ces tessons portent des glaçures souvent brunes ou brun tacheté vert.

## 3.2 BRIQUETERIES

#### *BiFj-44*

Le site BiFj-44, à Montréal, a fait l'objet de deux interventions archéologiques en 1995, la première pour la Ville de Montréal dans le cadre des travaux de construction du pont Wellington et de ses approches (Groupe de recherches en histoire du Québec 1996) et la seconde pour Hydro-Québec lors des travaux de construction de nouvelles lignes souterraines de transport d'électricité (Groupe de recherches en histoire du Québec 1997). Le site, qui occupe la totalité de l'emprise de la rue Wellington entre les rues Murray et Young, a permis la découverte de vestiges associés à une occupation mixte (résidentielle et commerciale). L'intérêt du site réside toutefois dans la probabilité d'y retrouver des traces d'exploitation de la briqueterie de William Smith au deuxième quart du XIX<sup>e</sup> siècle.

#### *CeEt-854*

À la suite de la fermeture d'un concessionnaire automobile et préalablement à la construction de condominiums, un inventaire et une fouille archéologiques ont été réalisés en 2002 et 2003 à la briqueterie de Landron et Larchevêque (CeEt-854), en opération à Québec de 1688 à 1755. Furent alors découverts une fosse d'extraction d'argile, des rejets de production et les restes du démantèlement d'un four à briques érigé au-dessus d'un puits de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle (Goyette 2004a); même si ce four était temporaire, c'est-à-dire formé des briques à cuire, il semble que l'emplacement était abrité par un bâtiment en pierre et en brique. Malgré l'ouverture de plus d'une vingtaine de tranchées et de sondages, la collection est composée essentiellement de briques, avec seulement quelques tessons de terrines et de jarres : « On en vient même à douter de la production

de poteries domestiques à cet endroit, même si les mentions historiques relatives à cette production sont nombreuses. » (Monette 2005 : 132).

### 3.3 TUILERIES

#### *CeEs-4*

Le code Borden CeEs-4 désigne la fabrique où Joseph Smolenski et son associé Nicolas Aubin ont fabriqué des tuiles, des briques, des carreaux, des corniches et des arches en céramique de 1845 à 1847 (Lambart 1975b : 5). Aucun témoin de la production de Smolenski n'a été mis au jour dans la trentaine de sondages effectués en 1991 sur le site, à Saint-Pierre-de-l'Île-d'Orléans. Seules quatre briques et une tuile ont été découvertes et ce, hors des sondages (Bernard 1992b).

### 3.4 FABRIQUES DE PIPES À FUMER

#### *BjFj-26*

En 1986, lors du prolongement de l'autoroute Ville-Marie, des vestiges rattachés à la deuxième fabrique de pipes Bannerman, celle de la ruelle Brant (BjFj-26), ont été mis au jour près d'un pilier du pont Jacques-Cartier (Ethnoscop 1987). Plus de 700 fragments de pipes et de cazettes ont alors été recueillis.

En 2007, une autre intervention archéologique a eu lieu dans le cadre de la mise en place d'une conduite de gaz, traversant du nord au sud le site BjFj-26 à son extrémité ouest (Ethnoscop 2008). Cette seconde intervention a mené à la collecte de 13 158 artefacts et écofacts, dont 98% sont rattachés à la production des Bannerman : on compte ainsi 12 842 fragments de pipes, 36 fragments de cazettes et 25 plaquettes de séparation. Toutefois, à part ce qui pourrait être une fosse à macération d'argile, aucun vestige architectural associé à la deuxième fabrique Bannerman n'a été mis au jour. La collection de pipes de 2007 se compose à 97,6% de fragments de pipes en argile blanche, à 1,8% de fragments de pipes en argile rouge et à 0,6% de fragments de pipes en argile noire. À l'intérieur d'un total de 5644 fourneaux, on recense 112 sous-types et variantes. Les tuyaux, au nombre de 7198, peuvent être distingués par les marques, par l'argile et par leur forme; c'est ainsi que dix-huit types de tuyaux en argile blanche ont été répertoriés, neuf en argile rouge et huit en argile noire. À la lumière des résultats de 2007, il semble que des pipes de marque « R. BANNERMAN/MONTREAL » ont été fabriquées sur le site BjFj-26, du moins au cours des premières années de son occupation par Bannerman; toutefois, mis à part dans les niveaux inférieurs de la partie sud du terrain, c'est généralement la marque « BANNERMAN/MONTREAL » qui domine dans la tranchée d'enfouissement de la conduite de gaz. La marque « R. BANNERMAN/MONTREAL » a sans doute été utilisée sur le site de la première fabrique et probablement au cours des années 1870 sur le site de la deuxième fabrique (BjFj-26), alors que la marque « BANNERMAN/MONTREAL » aurait été employée sur le site BjFj-26 des années 1870 à 1902. C'est sur la base de la répartition spatiale de ces marques sur le site BjFj-26 que l'on a pu établir que c'est à la marque/période « BANNERMAN/MONTREAL » (années 1870-1902) que se rattachent les motifs les plus fantaisistes et les plus élaborés, alors que ceux également associés à la marque/période « R. BANNERMAN/MONTREAL » (années 1870 pour le site BjFj-26) sont plus sobres et plus classiques. Une caractérisation chimique d'un échantillon d'argile et de quatre tuyaux

de pipes a apporté d'autres informations. Il s'avère que l'argile gris pâle découverte par bandes à plusieurs endroits sur le terrain est à l'origine de la production des pipes Bannerman, tant celles marquées « R. BANNERMAN/MONTREAL » que celles marquées « BANNERMAN/MONTREAL ». Par ailleurs, comme pour les pipes rouges de la fabrique Henderson, les pipes rouges de Bannerman sont faites d'une argile locale. Il a aussi été établi que les pipes noires ont été produites par une cuisson réductrice plutôt que par l'emploi d'une argile cuisant naturellement noir.

#### *BjFj-113*

Au cours des années 1840, le briquetier Austin Adams construit deux maisons et des dépendances (BjFj-113) au nord de la rivière Saint-Martin, à l'écart de la ville de Montréal. Une des maisons, la villa Woodbine, a été occupée de 1865 à 1887 par le pipier James McKean Henderson. Outre les murs de fondation de la maison, plusieurs murs de refend et de cloisonnement délimitant des pièces de la cave, les vestiges d'une base d'escalier en façade, des dallages, une base de cheminée, une base de four, une fosse à cendres, un foyer et les restes de dépendances figurent parmi les découvertes (Ethnoscop 2005). Ce site est exclusivement domestique; aucune activité liée à la fabrication de pipes n'y a été exercée.

#### *BjFj-135*

Le terrain au coin sud-ouest de la rue Sainte-Catherine et de l'avenue de Lorimier a été inventorié en 2005 (Roy 2007a). Il s'agit là de la partie nord du site BjFj-135, occupé par les pipiers Henderson et Dixon. L'intervention, par la cueillette de plus de 16 000 artefacts et écofacts (dont plus de 7000 fourneaux, près de 8500 tuyaux, des plaquettes de séparation, des jetons d'identification de lots de pipes, des fragments de cazettes, un moule à pipe et des « rolles »), a permis de bien documenter la production de ces pipiers au cours des années 1860 à 1880. La collection, extraite de dépôts pouvant atteindre une épaisseur de 1,40 m (Roy 2007b), comprend huit types de fourneaux (TD, Cutty, Woodstock, Baltic Yachter, ovoïde, à effigie, bruyère et autre) se déclinant en 70 sous-types. Il a été jugé que la marque « HENDERSON'S/MONTREAL » aurait été utilisée de 1847 aux années 1860 et la marque « HENDERSON/MONTREAL », des années 1860 à 1876. Des marques exclusives au fabricant, soit le blason et l'emblème floral du clan Henderson d'Écosse, ont de plus été identifiées sur quelques fourneaux (Roy 2008). Les tessons de pipes proviennent pour la plupart du lit et des berges du ruisseau Saint-Martin, qui a servi de dépotoir. Peu de vestiges architecturaux ont toutefois été découverts, la fabrique elle-même se trouvant au sud du terrain expertisé.

## 4.0 CONTRIBUTION DE L'ARCHÉOLOGIE À LA CONNAISSANCE DES POTERIES, BRIQUETERIES, TUILERIES ET FABRIQUES DE PIPES

Présente dans les activités quotidiennes de conservation, de préparation, de transport et de consommation de la nourriture, la céramique est un matériau peu coûteux, dont les débris se conservent bien dans le sol. Si ce matériau est abondant sur les sites d'utilisation, il l'est évidemment tout autant sur les sites de production. Souvent appuyés par un dossier historique, les résultats des interventions archéologiques sur les sites de production céramique ont largement contribué à la connaissance de cette branche de l'artisanat et de l'industrie québécoise, du moins en ce qui concerne les poteries et, depuis peu, les fabriques de pipes. En effet, alors que des inventaires ont été réalisés sur des sites de potiers depuis la fin des années 1960, ce n'est que vers 1990 puis tout récemment que des lieux de fabrication de pipes ont été expertisés; par ailleurs, les recherches à l'emplacement de briqueteries sont rares et une seule intervention a été effectuée sur un site de tuiliers. Les informations fournies par les interventions archéologiques concernent surtout la technologie. Toutefois, certaines données sont d'ordre culturel, géographique ou scientifique.

Les informations à caractère technologique illustrent les méthodes de travail, de l'extraction de l'argile au produit fini. Ainsi, la fouille de la Briqueterie à Québec (CeEt-854) a mené au dégagement d'une fosse d'extraction d'argile, d'un diamètre de 2,70 m et d'une profondeur d'au moins deux mètres; cette fosse a pu être recyclée en bassin de décantation ou de préparation de l'argile (Goyette 2004a : 41-45). D'autres fosses d'extraction d'argile ont été localisées à la poterie Belleau (DbEr-1). Sur le site occupé par la deuxième fabrique Bannerman de 1870 à 1902 (BjFj-26), nous croyons avoir mis au jour une fosse à macération d'argile – le pourrissage de l'argile chez les potiers et les briquetiers est bien documenté (Pelouze 1843; Gaumond 1972; Lambert 1865; Gurcke 1987)<sup>34</sup>, mais nous ne connaissons qu'une seule mention de cette opération chez les pipiers (Raphaël 1991 : 18-19). Délimitée par des planches et comblée lors de son abandon<sup>35</sup>, la fosse est longue de 2,23 m, d'une largeur de plus de 0,95 m et d'une hauteur probable de plus de 1,48 m; une planche centrale aurait servi de cloison (Ethnoscop 2008).

Des échantillons d'argile extraits des sites BjFj-26, BjFj-135 et DbEr-1 ont été analysés. Sur le site BjFj-26, des bandes d'argile gris pâle, très plastique, étaient présentes dans plusieurs sous-opérations. Un échantillon de cette argile extrait de la fosse à macération a été soumis à une analyse pour caractérisation chimique, en compagnie de deux tuyaux de pipes en argile blanche, un marqué « R. BANNERMAN/MONTREAL » et l'autre « BANNERMAN/MONTREAL ». Il a été constaté que l'argile gris pâle est du même type que celle qui a servi à fabriquer les tuyaux d'argile blanche de marques « R. BANNERMAN/MONTREAL » et « BANNERMAN/MONTREAL ». Malgré le faible échantillonnage, on peut présumer que les bandes d'argile gris pâle découvertes sur le site BjFj-26 en 2007 constituent bel et bien de l'argile à pipe (*ball clay* à distinguer du kaolin<sup>36</sup>) et qu'une argile similaire, mélangée à du sable, a servi à fabriquer les deux tuyaux analysés et, de façon générale, les pipes en argile blanche issues de la deuxième fabrique Bannerman (BjFj-26). L'analyse d'un échantillon d'argile et d'une pipe blanche extraits du site BjFj-135 révèle que les pipes Henderson

<sup>34</sup> Cette opération permet « la décomposition des matières organiques et des sulfates » (Gaumond 1972 : 47).

<sup>35</sup> La fosse était remplie par de petits morceaux de cazettes et de briques communes, des petites pierres calcaires, des fragments de pipes, de la tôle, du goudron, du bois et de l'argile gris pâle (à pipe).

<sup>36</sup> Alors que le kaolin est une argile primaire, c'est-à-dire extraite de son lieu de formation, le *ball clay*, plus fusible et plus plastique, est une argile secondaire, décantée par l'eau et mélangée à diverses impuretés (Cloutier 1985 : 21).

étaient également faites de *ball clay* (Roy 2007a : 67). Toutefois, l'argile de Bannerman demeure distincte de celle de Henderson, ce qui indiquerait une origine différente. On sait que Bannerman s'approvisionnait dans le Devon et en France; il semble ainsi, du moins selon les échantillons analysés, qu'il n'achetait pas la terre à pipe qu'importaient Henderson & Lovelace et Canada Pipe Works pour la revente. Par ailleurs, Bannerman et Henderson ont utilisé de l'argile locale pour fabriquer des pipes rouges. La chamotte retrouvée chez ces pipiers constitue aussi une matière première, un dégraissant; chez Bannerman, elle semble faite de particules de cazettes, alors que chez Henderson, elle aurait été composée de briques réfractaires broyées. En ce qui concerne le site DbEr-1, l'argile analysée correspond à celle employée par Belleau pour sa poterie (Proulx 1980 : 59).

Quelques rares objets associés au moulage de poteries et de pipes ont été retrouvés sur les sites archéologiques québécois. À Saint-Jean-sur-Richelieu, une vingtaine de moules entiers d'assiettes, de plats et de bols ont été découverts sur le site BhFh-8; de tels moules seraient absents de la collection du Musée du Haut-Richelieu et des collections privées (Fortin 1982). Une matrice destinée à la fabrication d'un moule d'assiette et un moule de bol ont été retrouvés à la poterie de Cap-Rouge (Côté et Lavoie 1991 : 48). Le site des pipiers Henderson et Dixon (BjFj-135) a livré un moule à pipe en fonte ainsi que des « rolles », des ébauches de pipes (Roy 2007a : 69-70).

Peu de vestiges architecturaux ont trait aux bâtiments occupés par les potiers. Les vestiges d'une villa habitée par le pipier Henderson ont été mis au jour sur le site BjFj-131 (Ethnoscop 2005). Des segments des murs de fondation sud et ouest et du plancher de l'aile ouest de la manufacture des Bell (CeEt-23) ont été découverts; les murs sont en calcaire et le plancher est fait de carreaux de terre cuite (Royer 1992b). De la poterie de Cap-Rouge, seules subsistent des semelles de fondation et une solive de plancher (Côté et Lavoie 1991 : 39). Deux emplacements occupés par Charles Belleau contiennent également des vestiges architecturaux, ceux d'un hangar à Cap-Santé (CeEw-3) et ceux de sa maison à La Baie (DbEr-1). En plus de leur valeur d'évocation, l'utilité de ces vestiges consiste à délimiter précisément les lieux de production; par ailleurs, les habitations de Henderson et de Belleau fournissent des informations à caractère culturel et économique (voir p.41).

Des vestiges de fours sont présents sur deux sites artisanaux et trois sites industriels. Du four à briques de la Briqueterie Landron-Larchevêque à Québec, il restait des empreintes, quelques fragments de pied de fourneau (« de gros fragments de briques empilées et liées ensemble par un joint d'argile ayant durcie en cours de cuisson », Goyette 2004a : 38) et des briques crues; des murs de pierres dégagés tout près auraient protégé le four du vent. Ce four pourrait être dit semi-permanent : certains éléments (les pieds et les murs) devaient demeurer en place à chaque cuisson, même si la masse de briques était démantelée après chaque cuisson. Bien que ses vestiges soient fugaces, le four de Charles Belleau a pu être délimité par une concentration de briques émietées – de la sole, une douzaine de briques sont demeurées en place. Ce four, rectangulaire, devait être long de 3,55 m et large de 2,62 m. Il était fait de briques longues de 0,20 m, larges de 0,10 m et épaisses de 0,05 m; la fonction de petites briques (0,10 x 0,06 x 0,02 m) n'a pas été établie (Proulx 1980). Les trois fours à tirage ascendant de la poterie de Cap-Rouge sont mieux conservés. Un d'entre eux, d'un diamètre de 6,10 m, comprend huit foyers ou alandiers pour chauffer le laboratoire, l'espace de cuisson au-dessus de la sole; pour chaque alandier, il a été possible de distinguer l'entrée, le cendrier et le déflecteur (un muret empêchant le contact entre les flammes et les pièces à cuire). Les parois du four étaient en brique réfractaire et reposaient sur une fondation en grès. Le deuxième four est apparu similaire, mais doté de carneaux, des conduits en brique réfractaire permettant une

meilleure répartition de la chaleur. Un des carneaux est annulaire, c'est-à-dire qu'il entoure la sole, alors que les autres, rayonnants, se dirigent vers le centre de la sole; ces carneaux avaient apparemment été abandonnés avant la fermeture de l'entreprise. Le troisième four serait plus récent. D'un diamètre de 7,30 m, il comprend une dizaine d'alandiers reposant sur une fondation de pierres. La sole, absente, laissait place à un massif de silex – ce silex servait de lest aux bateaux britanniques venant chercher le bois flottant dans les anses, de Québec à Cap-Rouge. Ce troisième four servait peut-être à chauffer du silex, un dégraissant (Côté et Lavoie 1991). Posée sur l'argile grise, la sole du four de la poterie Bell est faite de deux assises de briques communes bordées au sud par des briques réfractaires (Croteau et Tremblay 1987). Deux soles de fours faites de briques ont été localisées sur le site de la St. Johns Stone Chinaware (Chism et Brossard 1981).

Plusieurs sites, soit St. Johns Stone Chinaware (BhFh-8) et les poteries Bell (CeEt-23), Dion (CeEt-24), de Cap-Rouge (CeEu-3), Vincent (CeEt-819) et Belleau (DbEr-1) puis les fabriques de pipes Bannerman (CeEt-26) et Henderson (BjFj-135) contenaient du matériel d'enfournement. Plus précisément, il s'agit de cazettes, de supports et de colombins à St. Johns Stone Chinaware, de plateaux, de cales, de cazettes, de tests de glaçure et d'un boudin d'argile à la poterie Bell, de cerces à talon, de plateaux, de pernettes et de pattes-de-coq à la poterie Dion, d'un test d'engobe, d'un boudin d'argile, d'une cale, de colifichets, de pattes-de-coq et de pernettes à la poterie de Cap-Rouge, d'un plateau, de briques, de plaquettes et de supports chez Vincent, de cerces à talon, de briques à cerce, de plateaux, de briques et d'une cale à la poterie Belleau, de cazettes et de plaquettes de séparation chez Bannerman et de plaquettes de séparation, de jetons et de cazettes chez Henderson. Certaines pièces, parmi lesquelles les tests de glaçure de la poterie Bell, le test d'engobe de la poterie de Cap-Rouge, les plaquettes de séparation et les jetons du pipier Henderson et les plaquettes de séparation du pipier Bannerman constituent des découvertes pour lesquelles peu d'éléments comparables semblent exister, au Canada ou ailleurs. On constate en outre que les sites CeEt-819 et DbEr-1 sont les seuls d'artisans-potiers à contenir du matériel d'enfournement<sup>37</sup>. Est-ce à dire que les artisans n'utilisaient habituellement pas ce matériel? Dans Gaumond et Martin (1978), nulle mention n'est faite de l'emploi de cazettes ou de supports par les potiers de Saint-Denis-sur-Richelieu. Hamel (2007), qui a effectué des recherches en archives pour fabriquer des terrines selon les méthodes de l'époque, est affirmatif : l'usage de cazettes et de pernettes est attestée chez les faïenciers, « quant aux potiers de terre, ils enfournent plutôt comme le font les briquetiers et tuiliers sans accessoire de cuisson » (p. 54). Ainsi, la présence de matériel d'enfournement chez Vincent et Belleau serait exceptionnelle. Il faut toutefois noter que les sites sur lesquels de tels accessoires ont été découverts datent tous de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, à part celui de Vincent (fin du XVIII<sup>e</sup> siècle).

Presque tous les sites étudiés ont livré des exemplaires plus ou moins fragmentaires du produit fini, qu'il s'agisse de poteries, de briques et de pipes à fumer – de la seule tuilerie expertisée, celle de Smolenski (CeEs-4), on n'a qu'une tuile. Par des analyses morphologiques, stylistiques, pétrographiques et chimiques, ce sont ces artefacts, découverts sur des sites primaires (en contexte de production), qui permettent une réelle connaissance de la provenance des terres cuites québécoises. Le tableau 2 reprend certaines informations réparties dans le chapitre précédent concernant les collections extraites des sites de potiers, de briquetiers et de pipiers.

---

<sup>37</sup> La poterie Dion, avec six employés, peut être considérée comme une petite manufacture.

L'étude de ces collections permet d'identifier la production des ateliers, que ce soit par la forme et le décor des pièces ou la composition de leur pâte. Ces collections ont un caractère scientifique, en aidant l'archéologue à préciser la datation des dépôts et à caractériser les modes de vie.

Si on n'arrive pas toujours à distinguer la production de chaque potier, il est tout de même possible de déterminer certaines caractéristiques. Les tessons récoltés à Saint-Denis-sur-Richelieu montrent plusieurs traits communs : ils sont faits d'une argile locale; les pièces sont toutes faites au tour; ces glaçures sont essentiellement plombifères; la production est principalement composée de terrines, de plats, de jarres et de cruches; cette production évolue peu de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Sur le plan des formes et des décors, l'intervention à la poterie Dion a permis d'établir que des pièces complètes conservées dans diverses collections et attribuées aux Dion provenaient effectivement de cet atelier. Par ailleurs, il a été établi que les décors à lignes ondules d'engobe blanc n'étaient pas exclusifs à Saint-Denis-sur-Richelieu, puisqu'ils se retrouvent sur des plats à aile de potiers de la région de Québec. La terre cuite grossière québécoise est souvent à pâte orangée et à glaçure d'apparence brune; cependant, Pierre Côté utilise plutôt une pâte très particulière (feuilletée) pour ses terrines et une glaçure verte pour plusieurs pièces, dans la tradition française. De plus, Côté est le seul parmi les artisans-potiers à fabriquer des tasses. Les productions de Côté et de Philippe Ampleman, par le style, l'engobe et la glaçure, s'apparentent à celle de potiers de la Pennsylvanie et de Virginie, de tradition allemande. Les taches d'engobe et de glaçure des terrines de Côté et d'Ampleman sont similaires; ces pièces peuvent toutefois être distinguées par leurs lèvres. Ampleman utilise un pinceau pour appliquer un engobe brun pâle à brun verdâtre et asperge souvent sa poterie de gouttelettes d'oxyde métallique et d'éclaboussures d'engobe ou de glaçure. Pierre Vincent et les frères Poitras ont aussi fabriqué des plats à aile avec un décor de lignes ondules. Les poteries de Charles Belleau sont souvent décorées à la molette, une caractéristique unique chez les artisans-potiers québécois.

Les collections démontrent en outre une certaine uniformisation des pièces chez les artisans, où les terrines dominent largement. Les assemblages extraits des sites industriels complètent les collections muséales ou privées et révèlent de nouvelles formes et décors. Ainsi, la poterie de Cap-Rouge a livré des formes inédites, dont un moutardier, une soucoupe et un bénitier mural. Ce n'est que par l'archéologie que l'on sait que la poterie Bell a produit des pièces de type Angleterre du Nord-Est et, peut-être, de la terre cuite fine jaune à glaçure plombifère. Les interventions récentes sur les sites des pipiers Bannerman et Henderson ont démontré une variété insoupçonnée de motifs de fourneaux.

Chimiquement<sup>38</sup>, les poteries de Saint-Denis-sur-Richelieu sont semblables d'un atelier à l'autre, mais elles sont tout de même distinctes de celles d'ailleurs au Québec. Les produits de la région de Québec n'offrent pas une telle uniformité, chaque atelier ayant sa signature chimique. Les données ont permis de constater que les collections des Poitras et de Vincent contenaient des intrus, soit respectivement des tessons provenant d'Ampleman et des Poitras. Parmi les potiers pratiquant hors des grands centres, pour la plupart les poteries de Belleau sont distinctives, mais quelques-unes sont chimiquement similaires aux poteries de Vincent et Poitras à Québec; Monette (2005 : 238) suggère que Belleau aurait amené à La Baie des objets qu'il aurait fabriqués à Cap-Santé. À Saint-Eustache,

---

<sup>38</sup> Après quelques analyses au cours des années 1980 et 1990 (Proulx 1980, Moussette 1981, Lueger et Olivier 1984 et Côté et Lavoie 1991), la caractérisation chimique de poteries et de pipes s'est répandue depuis une dizaine d'années par les travaux d'Yves Monette, que ce soit pour son mémoire et sa thèse (dirigés par Marcel Moussette) ou à titre de consultant.

la composition chimique des poteries de Tourangeau est semblable (sans être identique) à celle issues des ateliers de Saint-Denis-sur-Richelieu : « la chimie des pâtes céramiques montre qu'il existe de fortes similitudes chimiques entre les dépôts meubles de la plaine de Montréal, voire Saint-Eustache, la vallée du Richelieu et Baie-du-Febvre. » (Monette 2005 : 238). C'est par une approche pétrographique, soit par l'observation des pâtes par lames minces, que peuvent être distinguées les poteries de Tourangeau de celle des artisans dionysiens. Il en va de même des tessons retrouvés sur les sites de Briaire (CbFe-3) et Briaire et Courtemanche (CbFe-4) – la similarité chimique de ces tessons appuie par ailleurs l'hypothèse que ceux découverts à la limite du site CbFe-4 témoignent de la production de Briaire et Courtemanche, plutôt que de celle du voisin, Narcisse Richer.

Avec de l'habileté et en y mettant les efforts intellectuels et physiques nécessaires, les données archéologiques et historiques permettent même de reconstituer des chaînes opératoires, de l'extraction de l'argile à l'entreposage des pièces finies. C'est ce qu'a fait Dany Hamel, dans le cadre de son mémoire de maîtrise (2007). En consultant des encyclopédies d'époque, en analysant des marchés, des contrats et des inventaires après décès puis en observant minutieusement les indices présents sur les tessons de terre cuite grossière locale des assemblages de l'île aux Oies (CgEo-2) et du cap Tourmente (85G)<sup>39</sup>, il est parvenu, par la quête des gestes appropriés, à fabriquer des terrines comme on le faisait à Québec à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Par l'expérimentation, il a démontré que, sans les sources archéologiques, les sources historiques et ethnologiques ne suffisent pas à recréer l'ensemble de la chaîne opératoire menant à la production de terrines.

Quelques données à caractère géographique sont transmises par les sites de production céramique québécois. Par la superposition de plans anciens sur le plan actuel, l'étude du parcellaire et les recherches au terrain, il est possible de localiser exactement les ateliers. Seule la fouille de ces sites permet d'en comprendre l'organisation spatiale, comme ce fut le cas par exemple à la poterie de Cap-Rouge et à la poterie Belleau. Des liens entre le potier et son environnement peuvent aussi être décelés. Il est aisé de constater que les potiers et les manufactures s'installent à proximité de dépôts d'argile, de cours d'eau et de routes. Des sources d'argile, de dégraissants et de minéraux à glaçure ont parfois été identifiées, ne serait-ce que vaguement (locales ou régionales vs. importées); c'est le cas par exemple pour la poterie de Cap-Rouge (silex européen) et les fabriques de pipes Bannerman et Henderson (argiles régionales et importées). L'adaptation du potier à son milieu est parfois tangible : afin de contrer l'humidité du sol et le gel, Belleau a monté la sole de son four sur une couche de sable et d'éclats de briques reposant sur une assise de pierres; de plus, il construit ce four en terrain bien drainé, près d'une coulée (Proulx 1980 : 134-135). Les quelques fours fouillés au Québec ont fourni des données quant à leur pérennité, temporaires ou permanents, et leur localisation, à l'extérieur ou à l'intérieur d'un bâtiment.

Les sites archéologiques fournissent aussi des informations de nature culturelle ou comportementale. À part peut-être chez Ampleman, Côté et Prévost, la faible variété des formes et des décors démontre une relative uniformité de la production artisanale : c'est une vaisselle utilitaire, ni de table et ni d'apparat, qui répond principalement aux besoins de conservation et de préparation des denrées (Gaumond et Martin 1978 : 72). Dans quelques cas, il est possible d'avoir un aperçu du mode de vie des potiers. Ainsi, Belleau semble complètement accaparé par son métier, le dépotoir envahissant

---

<sup>39</sup> Hamel a retenu la collection de l'île aux Oies parce que Monette (2000) avait établi la provenance locale des tessons par caractérisation chimique. C'est par des affinités macroscopiques avec ces tessons que des spécimens provenant du cap Tourmente ont aussi été sélectionnés (Hamel 2007 : 14-15).

son espace d'habitation en s'étendant du four jusqu'à la maison. À Montréal, les pipiers vivaient dans des taudis, selon Walker (1977 : 357); c'est peut-être vrai pour les ouvriers, mais sûrement pas pour les propriétaires des fabriques : Henderson habite une villa! Par ailleurs, des traits culturels peuvent être décelés dans la production québécoise, entre autres par l'influence exercée par les potiers allemands de Pennsylvanie et de Virginie sur ceux de Saint-Denis-sur-Richelieu et de la région de Québec, ou par certains motifs nationalistes ou identitaires des pipes fabriquées par Bannerman et Henderson. Si elles étaient étudiées plus à fond, les collections Bannerman et Henderson livreraient sans doute de nombreuses informations quant aux divers motifs des fourneaux, le degré de popularité de ces motifs, leur origine et leur symbolique.

Les collections de terre cuite locale ont également une grande valeur scientifique et documentaire. Par des analyses morphologiques, stylistiques, pétrographiques et chimiques, l'étude de ces collections extraites des sites primaires, en contexte de production, contribue à préciser la datation des dépôts sur des sites secondaires, en contexte d'utilisation. En outre, comme les autres céramiques, les terres cuites québécoises documentent l'organisation spatiale des sites, par exemple en identifiant des lieux d'habitation ou d'entreposage; elles permettent également d'évaluer le niveau de vie des occupants. De plus, une meilleure connaissance des terres cuites grossières locales permet de raffiner les classifications typologiques existantes.

**TABLEAU 2**

**CERTAINES CARACTÉRISTIQUES DES PIÈCES EXTRAITES DES SITES DE POTIERS, DE BRIQUETIERS ET DE PIPIERS**

<b>Code Borden</b>	<b>Formes</b>	<b>Pâte</b>	<b>Engobe</b>	<b>Glaçure</b>
BhFh-8	Assiettes, bols, tasses et pots	Grossière		
BhFn-16	Terrines	Grossière		Brune
BjFj-26	Pipes	Fine blanche, rouge ou noire		
BjFj-135	Pipes	Fine blanche, rouge ou noire		
BjFl-2	Terrines et plats	Grossière		Brun pâle
BkFg-4	Jarres, cruches, terrines et plats à aile	Grossière	Lignes ondulées blanches sur les plats à aile	Brune, gris métallique ou verte
BkFg-5	Terrines, jarres avec couvercles, cruches et plats à aile	Grossière orangé, rouge ou brune	Lignes blanches sur les plats à aile	
BkFg-6	Terrines, plats, plats à aile, jarres et cruches	Grossière	Blanc sur les plats et les plats à aile	Brune ou vert olive
BkFg-7	Terrines, plats, assiettes et jarres	Grossière	Blanc sur les plats	Incolore, parfois vert olive
BIFf-1	Terrines et jarres	Grossière beige ou rouge		Jaune, verte, noire ou brune
CaFe-2	Terrines, plats, cruches, couvercles de jarres et soucoupes de pots à plantes	Grossière rouge		Brun foncé ou brun verdâtre
CbFe-3	Terrines et cruches	Grossière rouge		Brune
CbFe-4	Terrines et cruches	Grossière beige rosé		Verte
CeEs-4	Briques communes	Orange rosé ou marron		
CeEt-23	Tuyaux d'égout, jarres, crachoirs, terrines, pots à plantes, briques communes, drains agricoles et pipes	Grossière rouge pour les tuyaux d'égout, brun rougeâtre pâle pour les terrines et orangé pâle pour les briques et les drains agricoles, fine argileuse blanche pour les pipes et fine jaune pour des pièces indéterminées	Blanc jaunâtre sur les terrines	Brun rougeâtre foncé à noire sur les tuyaux d'égout, de type <i>Rockingham</i> pour les crachoirs puis incolore sur les terrines et sur la terre cuite fine jaune

Code Borden	Formes	Pâte	Engobe	Glaçure
CeEt-24	Théières, crachoirs, plats et pots à plantes	Grossière rouge pour les plats	Blanc sur les plats	De type <i>Rockingham</i> sur les théières et les crachoirs puis incolore sur les plats
CeEt-150	Terrines ou jattes	Grossière orange pâle ou brun pâle		Vert brunâtre
CeEt-706	Plats à aile, terrines et bols	Grossière	Lignes blanches sur les plats à aile	Jaune, brune, verte ou rouge
CeEt-819	Terrines, plats et pots	Grossière	Lignes blanches sur les plats	
CeEt-854	Briques communes, terrines et jarres	Rosé		Brun verdâtre pâle ou brun tacheté vert
CeEu-3	Bols, jarres, tasses, salières, saupoudroirs, pichets, théières et tabatières	Fine jaune		Incolore pour les bols, les jarres, les tasses, les salières, les saupoudroirs et les pichets puis de type <i>Rockingham</i> pour les théières et les tabatières
CeEu-5	Terrines, tasses et plats à aile	Grossière feuilletée	Traînées blanc jaunâtre à vertes sur les plats à aile	Vert jaunâtre
CfEt-4	Terrines, plats à aile et jarres	Grossière	Traînées blanches sur les plats à aile	Brun olive ou beige verdâtre
CjEI-4	Terrines			
DbEr-1	Terrines, plats, jarres, couvercles, assiettes et cruches	Grossière		Brune ou brun tacheté vert

## 5.0 MÉTHODES DE RECHERCHE AU TERRAIN

Pour la plupart, les interventions archéologiques effectuées avant les années 1980 sur les sites de production céramique comportent des lacunes méthodologiques. Même si la séquence stratigraphique est souvent simple (couche d'abandon, couche d'occupation et sol stérile), son enregistrement est sommaire, voire inexistant. Ces interventions sont précédées d'une recherche historique mais, une fois que l'emplacement d'une poterie a été déterminé, la stratégie au terrain apparaît aléatoire, principalement guidée par les espaces disponibles à expertiser. L'échantillonnage, même s'il s'agit d'inventaires, est insuffisant, se limitant souvent à un ou deux sondages dont la fouille ne permet que la collecte de tessons, sans égard aux autres composantes du site (fours, lieux de production et d'habitation, environnement...). En outre, les analyses sont bien supportées par la documentation historique, mais elles reposent uniquement sur des données qualitatives (forme et style des pièces).

Une intervention complète sur un site de production céramique doit comprendre plusieurs étapes, soit l'étude de potentiel archéologique, l'inventaire, la fouille, la surveillance archéologique (au besoin) et la rédaction d'un rapport. Étant destructrice, l'intervention au terrain par l'inventaire et la fouille doit être exercée avec la plus grande minutie. La recherche archéologique vise à connaître non seulement la production de l'atelier ou de la manufacture, mais également son organisation spatiale et son environnement.

L'étude de potentiel archéologique a pour buts d'établir les probabilités que des ressources archéologiques soient conservées en un certain lieu et d'élaborer une stratégie d'intervention au terrain. Elle doit permettre la compréhension et la localisation théorique des vestiges dans le temps et dans l'espace. De façon à préciser la problématique de recherche, elle doit aussi développer des cadres théoriques d'interprétation prenant en compte la spécificité de chaque aire d'étude et son incorporation dans un ensemble plus vaste, soit le complexe artisanal ou industriel. L'étude de potentiel repose partiellement sur la méthode historique. Bien adaptée à l'étude approfondie des événements passés impossibles à reproduire, la méthode historique s'appuie sur une recherche documentaire où les sources, témoignant du quotidien ou d'événements particuliers, doivent être recensées, sélectionnées et analysées. Ce recensement des sources ne se limite pas aux documents écrits puisqu'il tient également compte des cartes, des plans, des gravures, des dessins, des peintures et des photographies. La sélection des sources s'exerce sur la base de leur authenticité, de leur crédibilité et, bien sûr, de leur intérêt dans le cadre de la problématique de recherche. Les sources les plus fréquemment utilisées sont les archives publiques et privées, les périodiques, les annuaires téléphoniques, les répertoires d'adresses et les catalogues. Une enquête orale peut parfois enrichir significativement la recherche historique. L'étude de potentiel doit également faire état des connaissances acquises sur l'aire d'étude par des recherches antérieures, qu'il s'agisse des données du pré-inventaire ou celles d'autres études de potentiel ou d'interventions au terrain. Les perturbations qu'ont pu connaître les lieux doivent aussi être identifiées. Enfin, une superposition de plans anciens sur un plan actuel doit être exécutée; ce dernier exercice, appuyé par la recherche historique, le bilan des interventions antérieures, l'identification des perturbations et une inspection visuelle du site, permet d'établir le potentiel archéologique théorique de l'espace étudié.

Les interventions au terrain visent plusieurs objectifs : enregistrer (selon le système Tikal) l'ensemble des données relatives aux vestiges archéologiques, qu'il s'agisse de vestiges architecturaux, de

dépôts stratigraphiques ou d'assemblages d'artefacts; relever le profil stratigraphique des zones excavées afin d'obtenir une vision verticale des phénomènes observés; reconstituer la chronologie de l'occupation dans les limites des aires d'étude; documenter la production de l'atelier ou de la manufacture en procédant à un échantillonnage d'objets témoins de culture matérielle; statuer sur la valeur du potentiel archéologique résiduel. Afin d'atteindre ces objectifs, trois types d'interventions sont susceptibles d'être réalisés sur un même site, soit l'inventaire, la fouille et la surveillance archéologique.

En plus de viser la mise au jour de dépotoirs et de fours, l'inventaire archéologique peut mener à l'identification de matières premières. Il est habituellement formé de tranchées mécaniques et de sondages manuels. L'emplacement et les dimensions des tranchées mécaniques relèvent des résultats de l'étude de potentiel archéologique; l'excavation mécanique donne accès rapidement aux vestiges recherchés. Dans le périmètre des tranchées ou sur leur pourtour, des zones peuvent être sélectionnées pour faire l'objet de sondages manuels. Ces sondages ont pour objectif de fournir un échantillonnage mieux contrôlé sur une superficie réduite de l'aire d'étude. Il importe de distinguer les couches selon leur ordre de déposition jusqu'au sol stérile et, idéalement, de fouiller ces couches de la plus récente à la plus ancienne, en associant à chacune le matériel culturel (vertiges architecturaux et artefacts) qui s'y rapporte. Les couches sont distinguées bien sûr par leur matrice, leur couleur, leur compacité et leurs inclusions, mais aussi parfois par certains changements dans la culture matérielle, par exemple un recul dans la datation des artefacts, l'abondance soudaine de ceux-ci ou, au contraire, leur raréfaction brusque. En l'absence de toute stratigraphie, il faut procéder par lots arbitraires. Par ailleurs, une prospection géomagnétique peut contribuer à localiser des vestiges architecturaux tels que les murs de fondation d'une fabrique et la sole d'un four.

Selon les résultats et le contexte, l'inventaire peut être suivi d'une fouille ou d'une surveillance archéologique des excavations d'un entrepreneur. La surveillance, en raison des caractéristiques des travaux de construction et des méthodes utilisées pour les réaliser, ne permet pas une expertise aussi approfondie que celle offerte par l'inventaire; c'est pourquoi elle vise principalement à fournir un complément d'informations. Parfois, lorsque le potentiel archéologique d'un secteur donné ne semble pas très grand ou que les ressources archéologiques sont préservées sous d'épais remblais, seule une surveillance est exercée, sans sondages préalables. Il est toutefois préférable de faire précéder la surveillance par un inventaire, pour éviter par exemple la destruction de vestiges architecturaux comme le four de la poterie Bell.

La fouille archéologique, expertise à grande échelle d'un site ou d'un secteur particulier d'un site, représente l'intervention la plus probante quant à l'acquisition de connaissances. Comme elle entraîne, du moins en partie, la disparition du site, elle doit répondre à un questionnement pertinent et bien défini, c'est-à-dire découler d'une problématique précise. La forme que prend la fouille, c'est-à-dire la superficie et le nombre de sondages à fouiller, peut varier selon certains facteurs, par exemple les résultats de l'étude de potentiel et de l'inventaire, l'étendue du site, la profondeur des dépôts anthropiques et les ressources financières et humaines disponibles. Une intervention archéologique, qu'il s'agisse d'un inventaire ou d'une fouille, est destructrice. En effet, le site est excavé, donc détruit, à mesure que l'intervention progresse. Alors que les sources écrites peuvent être consultées à volonté, les ressources archéologiques ne sont pas renouvelables. Compte tenu qu'une intervention archéologique ne peut être répétée pour un même emplacement, l'enregistrement des données doit être complet. Ainsi, bien que l'intervention vise à répondre à une certaine

problématique, l'enregistrement ne doit pas se faire uniquement en fonction de celle-ci. Il est à prévoir que la fouille mènera à la mise au jour d'une très grande quantité d'artefacts. Si une collecte sélective s'avère nécessaire, elle devra être exécutée de façon à refléter la gamme de pâtes, de formes et de décors des objets. Un tel parti pris pour la variété pouvant toutefois livrer une fausse image de la production d'un atelier, il faut effectuer une cueillette assez représentative des fragments mis au jour afin de refléter la proportion de ces pâtes, formes et décors et leur répartition stratigraphique. Par exemple, dans le cas d'une fabrique de pipes, il s'agirait de continuer à ramasser des fourneaux de type TD sans décor (unis) alors même que de nombreux exemplaires semblables auraient été récoltés dès le début de l'intervention, ou de recueillir de multiples tuyaux afin d'observer la répartition de certaines marques ou motifs. Une comptabilisation approximative des tessons mis au jour et abandonnés sur place peut de plus être effectuée.

Afin de permettre leur analyse, les informations obtenues lors des interventions au terrain doivent être rassemblées et triées. L'analyse des données archéologiques vise à établir, de façon chronologique, l'ensemble des activités, événements et comportements dont des traces ont été découvertes. Cette analyse repose en partie sur la séquence événementielle telle qu'en témoigne la stratigraphie. Les phases de construction, d'occupation, de réaménagement, de remblaiement, de démolition et d'abandon du site sont déterminées à l'aide des divers marqueurs que constituent les sols fouillés, les artefacts et écofacts qui en furent extraits et les vestiges architecturaux mis au jour. L'analyse doit mener à une meilleure compréhension des processus de formation des dépôts et de l'organisation spatiale de l'atelier ou de la manufacture, de manière à définir les activités auxquels ces dépôts se rattachent.

À cette étape, des recherches historiques complémentaires peuvent s'avérer nécessaires. Toutefois, avant leur analyse, les sources primaires doivent être soumises à une évaluation critique afin d'établir leur valeur. La critique externe tente de vérifier l'authenticité d'un document alors que la critique interne vise à déterminer sa fiabilité. Pour chaque document, qu'il soit textuel, cartographique ou iconographique, plusieurs aspects sont considérés : la source, à savoir s'il s'agit d'un originaire ou d'une copie; la genèse, soit le contexte de production; l'originalité, c'est-à-dire si le document est neuf ou s'il contient des sections recopiées de documents antérieurs; l'intention, le but dans lequel le document a été produit; l'autorité et la compétence de l'auteur, son implication dans la décision prise ou dans l'événement décrit. Par ailleurs, l'analyse des données architecturales doit cerner la fonction des diverses parties d'une structure, les liens qu'entretiennent ces parties et l'évolution de l'ensemble. Comme l'analyse des données archéologiques permet de reconstituer la séquence événementielle du site, celle des données architecturales, basée sur la description des vestiges (enfouis ou apparents) et des relevés d'arpentage, contribue à définir l'état original des bâtiments et à identifier les ajouts successifs témoignant de leur réfection ou de changements de vocation. Ainsi, les relations entre les sections d'un édifice, la nature et le traitement des matériaux, le percement d'ouvertures, l'ajout d'appentis, la construction ou la démolition de bases de machines sont tous des indices de la transformation des lieux ou de l'évolution des procédés de fabrication. Ces changements laissent dans le bâti des traces qui s'interposent ou se superposent comme des dépôts stratigraphiques.

L'analyse de la production des ateliers céramiques doit être morphologique par la caractérisation qualitative et quantitative des formes, stylistique par l'observation des décors et technologique par l'étude physico-chimique des pâtes, des engobes et des glaçures. L'analyse morphologique concerne

la forme des poteries, de la base à la lèvre en passant par la panse et le col puis les éléments de préhension et d'écoulement. Les décors sont peints, gravés, en relief, à engobe ou en glaçure. Les formes et les décors, bien que trahissant certaines affiliations culturelles, ne suffisent pas à eux seuls à caractériser la production d'un atelier de poterie : il est nécessaire pour cela de procéder aux analyses physico-chimiques utilisées en archéométrie. Par des lames minces, les analyses micromorphologiques et minéralogiques permettent l'identification visuelle des composantes des pâtes. Les analyses chimiques quantitatives par spectrométrie ou par rayons X établissent les éléments majeurs, mineurs et traces. L'archéométrie contribue certes à identifier la provenance des poteries et à définir les matériaux sélectionnés par les potiers; cependant, les gestes des artisans « sont plutôt basés sur une expérience personnelle, un contact direct avec la matière, et tout cela dans une perspective marquée par la tradition » (Hamel 2007 : 4). Ainsi, les approches morphologique, stylistique et physico-chimique ne sont pas complètes sans les vérifications que permet l'archéologie expérimentale. En voulant fabriquer des terrines, Hamel a démontré l'importance qui doit être accordée à l'utilisation des matériaux et des méthodes de la période étudiée : les conditions de production au Régime français ne peuvent être reproduites avec de l'argile commerciale et les pratiques artisanales actuelles.

Rédigé à la suite de l'analyse de l'ensemble des données, le rapport doit rendre compte des résultats combinés de l'étude de potentiel et des interventions archéologiques. Ce rapport doit également faire état de l'avancement de la recherche historique et de l'acquisition de connaissances. Des tableaux interprétatifs peuvent être produits à partir de l'inventaire et du catalogue des artefacts. Des pistes d'interprétation et de mise en valeur du site et de la collection peuvent aussi être fournies. Des recommandations sont habituellement formulées sur la poursuite éventuelle des recherches et sur le type de protection des vestiges à mettre en place.

## 6.0 SITES ARCHÉOLOGIQUES DE POTERIES ET DE FABRIQUES DE PIPES D'INTÉRÊT PARTICULIER

De nombreuses valeurs peuvent être retenues pour qualifier l'intérêt des sites archéologiques québécois : valeur scientifique, représentativité, intégrité, unicité, valeur didactique, ancienneté, diversité, durée, étendue et intensité de l'occupation, richesse, valeur esthétique, importance culturelle, sociale ou spirituelle, complexité, etc. Parmi ces valeurs, celles d'intégrité (état de conservation), d'intérêt scientifique (potentiel de recherche) et d'intérêt didactique (potentiel de mise en valeur) nous apparaissent les plus pertinentes en ce qui a trait aux sites de production d'objets en céramique; dans une moindre mesure, la représentativité du site, à savoir si sa principale fonction se rattache à la production de céramiques, et l'unicité de son occupation, c'est-à-dire s'il concerne un seul potier<sup>40</sup>, doivent aussi être considérées. Il faut par ailleurs rappeler que la présente étude est produite dans le cadre de la participation du Québec au Répertoire canadien des lieux patrimoniaux : ainsi, seuls des lieux sont retenus, ce qui implique qu'un site détruit ou fouillé en majeure partie ne peut être sélectionné et ce, malgré tout l'intérêt que peut revêtir la collection qui en est issue; de plus, l'analyse a été limitée aux sites correspondant à un code Borden<sup>41</sup>. En outre, certains sites n'ont pu être considérés par manque de données. Enfin, il est nécessaire de souligner que notre opinion quant à l'intérêt des sites repose essentiellement sur les informations disponibles dans les rapports déposés à l'ISAQ<sup>42</sup>. Pour en arriver à un jugement plus objectif, il aurait fallu produire une grille d'évaluation et, pour ce faire, procéder à une étude de potentiel archéologique et patrimonial pour chaque site, ce qui débordait largement du mandat accordé.

Des 35 sites étudiés, treize sont d'un intérêt particulier (tableau 3)<sup>43</sup>. Ce sont ces sites qui, à notre avis, sont les plus susceptibles de receler des ressources archéologiques pouvant le mieux contribuer à améliorer la connaissance de la production des artisans-potiers et de l'industrie céramique ancienne au Québec; il s'agit de sites de potiers et de pipiers, ceux des briquetiers et des tuiliers n'ayant pas livré suffisamment de données archéologiques.

---

<sup>40</sup> Sans nier leur intérêt, il apparaît préférable, dans l'état actuel des connaissances, de ne pas retenir les sites où se sont succédés plusieurs potiers, puisqu'il est alors difficile de caractériser la production de chacun d'entre eux.

<sup>41</sup> Qu'il s'agisse de lieux de production artisanale ou industrielle, de sites à vocation domestique ou à fonction militaire, institutionnelle ou commerciale, des emplacements à fort potentiel archéologique peuvent être connus mais ne pas être rattachés à un code Borden si aucune intervention archéologique n'y a été réalisée.

<sup>42</sup> L'évaluation de l'intégrité des sites a été faite à partir des rapports et, parfois, de l'observation de photographies aériennes ou d'une visite au terrain.

<sup>43</sup> Vingt-deux sites n'ont pas été retenus : BhFh-16, données insuffisantes; BjFj-44, potentiel non démontré quant à la briqueterie; BjFj-113, pas de production céramique; BjFl-2, partiellement fouillé et d'un intérêt mitigé (absence de structures et production limitée); BkFg-5 et BkFg-6, plus d'un potier; BkFg-8, probablement détruit; BkFg-9, données insuffisantes; BkFg-10, BkFg-11 et BkFg-12, matériel rapporté; BIFf-1, manque de données et semble bouleversé; CeEs-4, très bouleversé; CeEt-24, détruit; CeEt-150, matériel de provenance incertaine; CeEt-706, détruit; CeEt-854, partiellement fouillé et peu intègre; CeEu-5 : fouillé; CeEu-9 : peu représentatif, occupé par un agriculteur dont le métier de potier était secondaire; CeEw-3, pas de production céramique; CfEt-4 : presque détruit; DbEr-1 : fouillé.

**TABLEAU 3**

**SITES ARCHÉOLOGIQUES DE POTERIES ET DE FABRIQUES DE PIPES D'INTÉRÊT PARTICULIER**

<b>Code Borden</b>	<b>Valeurs</b>
BhFh-8	Intégrité (relative), potentiel de recherche et potentiel de mise en valeur (à proximité immédiate d'un centre culturel et d'une bibliothèque)
BjFj-26	Intégrité (du moins en ce qui concerne les dépotoirs), potentiel de recherche et potentiel de mise en valeur (sous forme d'exposition et de catalogue)
BjFj-135	Intégrité (du moins en ce qui concerne les dépotoirs), potentiel de recherche et potentiel de mise en valeur (sous forme d'exposition et de catalogue)
BkFg-4	Intégrité (relative), potentiel de recherche et potentiel de mise en valeur (à la maison des Patriotes)
BkFg-7	Intégrité, potentiel de recherche et potentiel de mise en valeur (à la maison des Patriotes)
CaFe-2	Intégrité et potentiel de recherche malgré un problème d'attribution de la collection
CbFe-3	Intégrité et potentiel de recherche
CbFe-4	Intégrité et potentiel de recherche
CeEt-23	Intégrité (relative), potentiel de recherche et potentiel de mise en valeur (propriété de la Ville de Québec même si occupé par la Corporation du Cimetière Saint-Charles)
CeEt-819	Intégrité (relative) et potentiel de recherche
CeEu-3	Intégrité (relative), potentiel de recherche et potentiel de mise en valeur (avec le soutien de la Société historique du Cap-Rouge)
CeEu-8	Intégrité présumée et potentiel de recherche
CjEI-4	Intégrité présumée et potentiel de recherche malgré un problème d'attribution de la collection

## 7.0 CONCLUSION

La présente étude visait à identifier, caractériser et connaître le potentiel du patrimoine archéologique associé aux poteries, briqueteries, tuileries et fabriques de pipes au Québec. Trente-cinq sites archéologiques rattachés à une production céramique ont été identifiés dans l'ISAQ. Après avoir dressé un portrait général des ateliers et des industries céramiques dans la province depuis le Régime français jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle, nous avons fait état des découvertes effectuées sur ces 35 sites. Ensuite, l'apport de ces sites à la connaissance a été démontré et une méthodologie générale de recherche au terrain a été proposée. Treize sites ont été jugés d'un intérêt supérieur, soit ceux de St. Johns Stone Chinaware (BhFh-8), des fabriques de pipes Bannerman (BjFj-26) et Henderson (BjFj-135), des potiers Antoine Duplaquet dit Lambert (BkFg-4), Nicolas Prévost (BkFg-7), Orille Joubert (CaFe-2), Jean-Baptiste Briaire (CbFe-3) puis Briaire et Courtemanche (CbFe-4), de la poterie Bell (CeEt-23), du potier Pierre Vincent (CeEt-819), de la poterie de Cap-Rouge (CeEu-3) puis des potiers Étienne Robitaille (CeEu-8) et Philippe Joubert (CjEl-4).

## LEXIQUE

---

ALANDIERS : Foyers d'alimentation en combustible (Côté et Lavoie 1991).

*BALL CLAY* : Argile sédimentaire, très plastique, à grain fin, que l'on ajoute habituellement aux argiles moins plastiques. Désigne des roches contenant, avec quelques impuretés, des minéraux de la famille du kaolin (Cloutier 1985).

BRIQUES À CERCE : Briques de forme rectangulaire destinées à supporter la colonne de cerces (Proulx 1980).

CALE : Objet que l'on place sous ou contre un autre pour mettre celui-ci d'aplomb ou l'immobiliser (Larousse 1997).

CAZETTES : Boîtes de terre cuite superposées et lutées avec de l'argile sableuse, de façon à éviter toute entrée de poussière (Salvétat 1882).

CERCES À TALON : Supports céramiques en forme de segment circulaire servant à soutenir et à isoler les terrines et plats creux durant la cuisson (Proulx 1980).

CHAMOTTE : Argile cuite et concassée en grains de tailles diverses; ajoutée à l'argile crue, elle diminue le retrait, favorise le séchage (objets épais), donne une texture plus fruste au tesson. C'est le principal dégraissant d'une argile trop plastique (Cloutier 1985).

COLIFICHETS : Ils sont formés de trois branches portant une pointe simple ou double à leur extrémité puis réunies par un noyau central. Plus ou moins fines, les pointes ou les arêtes des branches, dans le cas des colifichets à pointe simple, sont les seuls points de contact entre les pièces (Laliberté 1983).

COLOMBIN : Rouleau d'argile molle servant à confectionner des vases sans l'emploi du tour (Larousse 1997).

DÉGRAISSANT : Matière inerte convenablement pulvérisée qui, par son absence de retrait, affecte la contraction de la masse dans laquelle elle est incorporée. Matériel amaigrissant une argile trop plastique. Ex. : chamotte, sable (Cloutier 1985).

ENGOBE : Argile blanche enrichie ou non d'oxyde colorant et placée entre le tesson et l'émail, dans le but de changer la couleur apparente de l'argile ou pour produire un élément décoratif (Cloutier 1985).

FROMAGER : Récipient percé pour faire égoutter le fromage frais (Larousse 1997).

GLAÇURE : Enduit vitrifiable que l'on applique sur certaines poteries pour leur donner de l'éclat et les rendre imperméables. On colore la glaçure au moyen d'oxydes avec un silicate alcalin (Cloutier 1985).

**KAOLIN** : Argile pure qui supporte des températures élevées, rend les émaux opaques et diminue la fusibilité. C'est le composant essentiel des tessons de porcelaine (Cloutier 1985).

**PATTES-DE-COQ** : Ces supports sont placés directement entre les pièces à cuire afin de les isoler les unes des autres (Laliberté 1983).

**PERNETTES** : Les pernettes sont utilisées lorsque les pièces de céramique sont cuites à l'intérieur de caissettes. De forme triangulaire, elles passent à travers la paroi des caissettes pour retenir les pièces de céramique sur une de ses arêtes (Laliberté 1983).

**PLATEAU** : Plaque d'argile en forme de demi-lune servant à supporter des pièces lors de la cuisson (Proulx 1980).

**RÉFRACTAIRE** : Se dit de matériaux résistant à de hautes températures, l'alumine par exemple. Ces matériaux s'emploient pour la construction des fours (Cloutier 1985).

**ROCKINGHAM** : La poterie de style *Rockingham* est recouverte d'une glaçure brune à base de manganèse. Celle-ci, appliquée sur les vases, masque la coloration beige de la pâte sous-jacente (Côte et Lavoie 1991).

**SOLE** : Partie d'un four sur laquelle on place les produits à traiter (Larousse 1997).

**TERRINE** : Contenant de forme ouverte tronconique inversée dont le bord est replié ou renforcé par un bourrelet et muni d'un bec verseur (Hamel 2007).

## BIBLIOGRAPHIE

---

### DOCUMENTS MANUSCRITS

#### ARCHIVES JUDICIAIRES DU QUÉBEC

Omer Lambert vs. Bell Pipe Pottery, 1932

W. & D. Bell vs. Ville de Québec, 1886

William Bell, 1882

William Bell *et al.* vs. John Pope *et al.*, 1862, no 48

William Malcolm Steele vs. William Bell *et al.*, 1852, no 484

Recensement de 1871 pour Saint-Roch et L'Ancienne-Lorette

#### ARCHIVES NATIONALES DU QUÉBEC À QUÉBEC

Greffe de Jacques Auger, 19 juillet 1891, Contrat d'association

Greffe de William Noble Campbell, 28 janvier 1905, Association

Greffe de Charles Maxime Defoy, 1<sup>er</sup> juin 1853, Accord entre W. & D. Bell et la Corporation de la Ville de Québec

Greffe de François Genaple, 30 mai 1704, Marché entre Dubois, Sérat et J. Larchevêque

Greffe de Boucault de Godefus, 16 mars 1755, Marché et conventions entre François Jacquet et Jean Teissier et Pierre Fournier

Greffe de Louis Panet, 1<sup>er</sup> octobre 1846, Obligation des Bell à Agathe Romain

Greffe de Joseph Savard, 23 août 1886, Bail de Thomas Conway à Odilon Delisle

### DOCUMENTS IMPRIMÉS

#### ARKÉOS

1987 *Fouilles archéologiques, maison nationale des Patriotes, Saint-Denis-sur-Richelieu, 1987.* Montréal, ministère des Affaires culturelles. 116 p.

#### ARKÉOS

1989 *Fouille et surveillance archéologique, Maison nationale des Patriotes, Saint-Denis-sur-Richelieu.* Montréal, ministère des Affaires culturelles. 66 p.

BARBEAU, Marius

1941 « Potiers canadiens ». *Revue trimestrielle canadienne*, septembre 1941. Montréal, École Polytechnique, p. 252-270.

BARBEAU, Marius

1942 *Maîtres artisans chez nous*. Montréal, Éd. du Zodiaque. 220 p.

BERNARD, Bruno

1992a *La propriété de Charles Belleau à Cap-Santé 1844-1846. Rapport d'évaluation de potentiel archéologique du site domestique CeEw-3*. Québec, ministère des Affaires culturelles du Québec. 25 p.

BERNARD, Bruno

1992b *La briqueterie Smolinski à Saint-Pierre, île d'Orléans. Rapport d'évaluation de potentiel archéologique*. Québec, ministère des Affaires culturelles. 19 p.

BÉRUBÉ, Pierre

1947 *Étude sur l'industrie céramique au Canada*. Québec, École Supérieure de Commerce. 66 p.

BROCHU, Gilles

1987 *Site : maison Masse, BkFg-10. Surveillance archéologique*. Québec, ministère des Affaires culturelles. 40 p.

CADIEUX, Michel

1980 *Rapport sur la reconnaissance archéologique subaquatique dans la région de Coteau du Lac, Cté de Soulanges, P.Q.* Coteau-du-Lac, Société historique et archéologique de Coteau-du-Lac.

CAMPBELL, Anita

1984 *Le creamware*. Québec, ministère des Affaires culturelles. 292 p.

CHISM, J.V. et Jean-Guy BROSSARD

1981 *Fouilles de sauvetage sur le site de la St. John's Stone Chinaware Co., St-Jean-sur-Richelieu, Québec*. Montréal, ministère des Affaires culturelles. 39 p.

CLOUTIER, Céline

2003 *Saint-Augustin-de-Desmaures, synthèse historique et archéologique, suivie du rapport des interventions archéologiques au parc du Haut-Fond*. Québec, Ville de Québec. 43 p.

CLOUTIER, Jean-Pierre

1977 *Pierre Côté, potier à St-Augustin au début du XIX<sup>e</sup> siècle*. Québec, ministère des Affaires culturelles. 54 p.

CLOUTIER, Jean-Pierre et Michel GAUMOND

1969 *Documents sur le site de la poterie D. & W. Bell, CeEt-23*. Québec, ministère des Affaires culturelles.

CLOUTIER, Jean-Pierre et André PROULX

1975 *Les potiers Joubert à St-Denis-de-Kamouraska. Rapport de reconnaissance archéologique et illustrations.* Québec, ministère des Affaires culturelles. 37 p.

CLOUTIER, Julien G.

1985 *Matériaux du céramiste québécois. Argiles et minéraux à glaçures.* Québec, Centre de formation et de consultation en métiers d'art. 159 p.

CLOUTIER, Nicole

1980a *Étienne Robitaille, artisan-potier et briquetier, historique et localisation, CeEu-8.* Québec, ministère des Affaires culturelles.

CLOUTIER, Nicole

1980b *Antoine Dubeau (1731-1794) artisan-potier. Historique et localisation. CeEu-9.* Québec, ministère des Affaires culturelles. 35 p.

COLLARD, Elizabeth

1984 *Nineteenth-century pottery and porcelain in Canada.* Montréal, McGill University Press. 477 p.

CÔTÉ, Alain et Carl LAVOIE

1991 *La poterie de Cap-Rouge 1860-1892.* Cap-Rouge, La Société historique du Cap-Rouge. 64 p.

COURCY, Simon et Daniel VILLENEUVE

1973 *Simon Thibaudeau, marchand-potier à Saint-Denis-sur-Richelieu.* Québec, Université Laval.

CROTEAU, Jean et Yves TREMBLAY

1987 *Surveillance archéologique dans le Vieux Québec 1985.* Québec, Hydro-Québec. 169 p.

DESJARDINS, Pierre, Francine B.-FILION et Suzanne P.-DESJARDINS

1980 *Rapport 1977-78. Inventaire des artisans-potiers, région de Montréal.* Québec, ministère des Affaires culturelles.

ETHNOSCOPI

1984 *La production céramique à Saint-Denis-sur-Richelieu.* Québec, ministère des Affaires culturelles.

ETHNOSCOPI

1987 *Surveillance archéologique. Autoroute Ville-Marie.* Montréal, ministère des Transports. 66 p.

ETHNOSCOPI

2005 *Projet d'aménagement des abords du pont Jacques-Cartier, Montréal. Études de potentiel archéologique des secteurs nord et sud et interventions archéologiques sur le site BfJ-113, 2001-2002. Étude historique sur les cimetières civil (protestant) et militaire de la rue Papineau.* Montréal, Ville de Montréal. 164 p.

ETHNOSCOOP

2006a *Centre universitaire de santé McGill. Cour Glen, Montréal. Interventions archéologiques (MTL05-05-1, BiFj-82, BiFj-83 et BiFj-84). 2005, 2006.* Montréal, Corporation d'hébergement. 202 p.

ETHNOSCOOP

2006b *Lieu historique national du Canada du Fort Saint-Jean (40G) Saint-Jean-sur-Richelieu. Inventaire archéologique 2005.* Saint-Jean-sur-Richelieu, Corporation du Fort Saint-Jean. 94 p.

ETHNOSCOOP

2008 *Interventions archéologiques dans le cadre de l'installation d'une conduite de gaz sur les sites BjFj-26 (fabrique de pipes à fumer Bannerman) et BjFj-27 (raffinerie de sucre et malterie Molson), emprise du pont Jacques-Cartier, Montréal, printemps 2007.* Montréal, Gaz Métro. 107 p.

FAUTEUX, Joseph-Noël

1927 *Essai sur l'industrie au Canada sous le régime français.* Québec, Ls-A. Proulx.

FILION, Mario

1980 *Thomas & André Cocker. Maîtres-potiers : histoire et localisation.* Montréal, ministère des Affaires culturelles. 56 p.

FORTIN, Réal

1982 *Poterie et vaisselle. Saint-Jean et Iberville.* Saint-Jean-sur-Richelieu, Éditions Mille Roches. 142 p.

G.-BASTIEN, Geneviève

1980 *Les artisans-potiers de Montréal-L'Assomption 1759-1800.* Québec, ministère des Affaires culturelles. 12 p.

GALLAGHER, D.B.

1987a « Edinburgh pipemakers pre-1800 ». *The Archaeology of the clay tobacco pipe.* Oxford, BAR, p. 29-34.

GALLAGHER, D.B.

1987b « Tobacco pipemaking in Glasgow, 1667-1967 ». *The Archaeology of the clay tobacco pipe.* Oxford, BAR, p. 35-109.

GAUMOND, Michel

1972 *La poterie de Cap-Rouge.* Québec, ministère des Affaires culturelles. 51 p.

GAUMOND, Michel

1973 *Notes de terrain des sites de potiers de St-Denis-sur-Richelieu. BkFg-4, 5, 6.* Québec, ministère des Affaires culturelles.

GAUMOND, Michel

1978a *Rapport sur les sondages exécutés les 21-22-23-24 août 1978 sur le lot 45 de la paroisse de L'Ancienne-Lorette au 2908, boulevard Lelièvre. Poterie des Dion – 79 QU.* Québec, ministère des Affaires culturelles. 8 p.

GAUMOND, Michel

1978b *L'atelier des Philippe Ampleman à Charlesbourg. CfEt-4.* Québec, ministère des Affaires culturelles.

GAUMOND, Michel

1979 *Rapport de sondages archéologiques. Village de Ste-Anne de Yamachiche. Atelier de J. Bte. La Brière.* Québec, ministère des Affaires culturelles.

GAUMOND, Michel

1993 *Les potiers de la Côte des Chênes, Saint-Jean-Port-Joli.* Québec, ministère de la Culture.

GAUMOND, Michel

2000 « Jacquet, François ». *Dictionnaire biographique du Canada en ligne.* Québec, Presses de l'Université Laval. <http://www.biographi.ca/index-f.html>

GAUMOND, Michel et Paul-Louis MARTIN

1970a *Rapport sur le site de la poterie Yamaska.* Québec, ministère des Affaires culturelles.

GAUMOND, Michel et Paul-Louis MARTIN

1970b *Rapport sur le site du potier O. Joubert. CaFe-2.* Québec, ministère des Affaires culturelles.

GAUMOND, Michel et Paul-Louis MARTIN

1978 *Les maîtres-potiers du bourg Saint-Denis 1785-1888.* Québec, ministère des Affaires culturelles. 180 p.

GODIN, Christine

1981 *L'exercice du métier de potier par les Dion de l'Ancienne-Lorette : de l'artisanat à la manufacture.* Sainte-Foy, Université Laval.

GODIN, Christine

1988 « Les débuts de la poterie Dion, aux Saules de l'Ancienne-Lorette ». *Exercices des métiers de la pierre et de l'argile.* Sainte-Foy, Université Laval, p. 277-301.

GOYETTE, Manon

2004a *Rapport d'interventions archéologiques. La briqueterie Landron-Larchevêque : premières interventions archéologiques sur le site CeEt-854. 2002-2003.* Québec, Ville de Québec. 73 p.

GOYETTE, Manon

2004b « Découverte d'une briqueterie des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles à Québec : la briqueterie Landron-Larchevêque ». *Archéologiques* 17. Québec, Association des archéologues du Québec, p. 45-61.

GROUPE DE RECHERCHES EN HISTOIRE DU QUÉBEC

1996 *Interventions archéologiques dans le cadre des travaux de construction du pont Wellington et de l'aménagement de ses approches. Sites BiFj-41, BiFj-42, BiFj-44, MTL95-08-1.* Montréal, Ville de Montréal.

GROUPE DE RECHERCHES EN HISTOIRE DU QUÉBEC

1997 *Inventaire archéologique réalisé dans le cadre des travaux de construction des nouvelles lignes électriques souterraines à 120 KV Central/Viger et à 315 KV Guy/Viger. Rues Wellington et Duke (BiFj-44, 45, 46, 47, 48, MTL95-06-3), rues Saint-Jacques et Peel (sites BiFj-52, 53, MTL95-06-6), Vieux-Port de Montréal et canal de Lachine (111G-4, MTL95-06-6).* Montréal, Hydro-Québec.

GUIMONT, Jacques

1993a *Étude du potentiel du Lieu historique national Cartier-Brébeuf.* Québec, Parcs Canada.

GUIMONT, Jacques

1993b *Lieu historique national Cartier-Brébeuf : fouilles archéologiques effectuées en 1993.* Québec, Parcs Canada.

GURCKE, Karl

1987 *Bricks and brickmaking.* The University of Idaho Press.

HAMEL, Dany

2007 *Les modes de fabrication des terres cuites communes de production locale à Québec à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle.* Québec, Université Laval. 257 p.

HARVEY, Fernand

1978 *Révolution industrielle et travailleurs. Une enquête sur les rapports entre le capital et le travail au Québec à la fin du 19<sup>e</sup> siècle.* Montréal, Boréal Express. 350 p.

IMREH-RASONYI, Lydia

1983 *La céramique québécoise ancienne. Collection Fortier-Tourangeau.* Québec, ministère des Affaires culturelles. 88 p.

KEELE, J.

1915 *Preliminary report on the clay and shale deposits of the Province of Quebec.* Ottawa, Government Printing Bureau. 280 p.

LAFRAMBOISE, Yves

1979 *Technologie traditionnelle de la taille de la pierre à Québec (XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles).* Sainte-Foy, Université Laval. 86 p.

LALIBERTÉ, Monique

1983 *Les supports à cuisson provenant de la St-Johns Stone Chinaware Company, trouvés à St-Jean-sur-le-Richelieu lors des fouilles de 1980.* Québec, Parcs Canada. 51 p.

LAMBART, Helen H.

1963 « 19<sup>th</sup> century pottery in the Province of Quebec ». *Miscellaneous reports on sites in Quebec.* Ottawa, Parks Canada.

LAMBART, Helen H.

1975a *Deux siècles de céramique dans la vallée du Richelieu.* Ottawa, Musées nationaux du Canada. 31 p.

LAMBART, Helen H.

1975b *The rivers of the potters.* Ottawa, Musées nationaux du Canada. 30 p.

LAMBERT, Guillaume

1865 *Fabrication actuelle des faïences fines et autres poteries en Angleterre.* Bruxelles, Émile Flatau. 380 p.

L'ANGLAIS, Paul-Gaston

1989 *Vestiges matériels et mode de vie : archéologie de six maisonnières bourgeoises de Québec et de Louisbourg au milieu du XVIIIe siècle.* Sainte-Foy, Université Laval.

LANGLOIS, Jacques

s.d.a *Documentation historique sur la poterie Joubert. BkFg-5.* Québec, ministère des Affaires culturelles.

LANGLOIS, Jacques

s.d.b *Documentation historique sur la poterie Maillet. BkFg-6.* Québec, ministère des Affaires culturelles.

LANGLOIS, Jacques

s.d.c *Documentation historique sur la poterie Duplaquet dit Lambert. BkFg-4.* Québec, ministère des Affaires culturelles.

LANGLOIS, Jacques

s.d.d *Documentation historique sur le potier Nicolas Prévost, BkFg-7.* Québec, ministère des Affaires culturelles.

LANGLOIS, Jacques

s.d.e *Documentation historique sur le site de la poterie Robichaud. BkFg-8.* Québec, ministère des Affaires culturelles.

LANGLOIS, Jacques

s.d.f *Documentation historique sur la famille Dion, L'Ancienne-Lorette, CeEt-24.* Québec, ministère des Affaires culturelles.

LANGLOIS, Jacques

s.d.g *Documentation historique : poterie Charles Belleau*. Québec, ministère des Affaires culturelles.

LANGLOIS, Jacques

1977 *Nicolas Tourangeau, père Nicolas Tourangeau, fils*. Québec, ministère des Affaires culturelles.

LANGLOIS, Jacques

1978 *Répertoire des artisans-potiers québécois 1655-1916*. Québec, ministère des Affaires culturelles. 175 p.

LANGLOIS, Jacques

1979 *Le potier Jean-Baptiste Briaire. 1811-1884*. Québec, ministère des Affaires culturelles.

LAPOINTE, Camille

1982 *La collection de terres cuites des sites de potiers de St-Denis-sur-Richelieu*. Québec, ministère des Affaires culturelles. 50 p.

LA ROCHE, Daniel

1987 *Rapport de fouilles et de surveillance archéologique, l'îlot Saint-Nicolas, phase 2*. Québec, Laurent Gagnon. 52 p.

LA ROCHE, Daniel

1989 *Inventaire archéologique, Place de la Gare et les environs, Québec*. Québec, Ville de Québec, 202 p.

LAROUSSE

1997 *Larousse encyclopédique illustré*. Paris, Larousse-Bordas. 2 vol.

LAVIGNE, Alain

1979 *Les artisans-potiers de Québec et des environs 1759-1800*. Québec, ministère des Affaires culturelles. 18 p.

LAVOIE, Carl

1986 *Évaluation de potentiel archéologique sur le site présumé de la manufacture à poteries de Cap-Rouge (site CeEu-3)*. Cap-Rouge, La Société historique du Cap-Rouge. 102 p.

LAVOIE, Carl

1987 *Fouilles archéologiques et évaluation de potentiel sur le site de la manufacture à poteries de Cap-Rouge (site CeEu-3)*. Cap-Rouge, La Société historique du Cap-Rouge. 95 p.

LAVOIE, Carl et Philippe SLATER

1995 *Recherches archéologiques sur le site de la manufacture à poteries du Cap-Rouge (CeEu-3) et surveillance archéologique autour de la maison Henri Howison (CeEu-16), 1987*. Cap-Rouge, Ville de Cap-Rouge. 70 p.

LÉPINE, André

1978 *Reconnaissance archéologique subaquatique dans la rivière Richelieu, phase 1*. Comité d'histoire et d'archéologie subaquatique du Québec. 54 p.

LESSARD, Michel

1994 *Objets anciens du Québec*. Montréal, Éditions de l'Homme.

LIGHT, John D.

1986 « Exportation des céramiques de l'Écosse : 1806-1810 ». *Bulletin de recherches* no 239. Ottawa, Parcs Canada. 40 p.

LUEGER, Richard et Marthe OLIVIER

1984 *Les terres cuites grossières des latrines de la maison Perthuis*. Québec, ministère des Affaires culturelles. 118 p.

MARTIN, Paul-Louis

1988 « Introduction aux métiers de la pierre et de l'argile ». *Exercices des métiers de la pierre et de l'argile*. Sainte-Foy, Université Laval, p. 1-50.

MONETTE, Yves

2000 *Caractérisation minéralogique, micromorphologique et chimique des terres cuites communes de production présumée locale provenant du site du rocher de la Chapelle (CgEo2) à l'île aux Oies*. Sainte-Foy, Université Laval. 187 p.

MONETTE, Yves

2005 *Éclairages nouveaux sur les céramiques locales et leurs provenances. Le cas du Québec méridional, c. 1680-1890*. Québec, Université Laval. 333 p.

MONETTE, Yves, Marcel MOUSSETTE et Michel BLACKBURN

2001 « Méthode de caractérisation géochimique et micromorphologique des terres cuites communes de production locale du site du rocher de la Chapelle (CgEo-2) à l'île aux Oies, Québec ». *Journées d'étude du Groupe de recherches en archéométrie du CELAT*. Sainte-Foy, Université Laval, p. 97-105.

MONETTE, Yves, Marc RICHER-LAFLÈCHE, Marcel MOUSSETTE et Daniel DUFURNIER

2006 « Compositional analysis of local redwares : characterizing the pottery productions of 16 workshops located in Southern Québec dating from late 17th to late 19th-century ». *Journal of archaeological science* vol. XX, p. 1-18.

MOUSSETTE, Marcel

1981 *Les collections archéologiques de la place Royale. Les terres cuites grossières des latrines des maisons Estèbe et Boisseau*. Québec, ministère des Affaires culturelles. 184 p.

MOUSSETTE, Marcel et Louise POTHIER

1989 « La céramique architecturale du site du Premier palais de l'Intendant à Québec – les trois premières campagnes de fouilles ». *Archéologiques* 2. Québec, Association des archéologues du Québec.

NADON, Pierre

1983 *La maison Massé, Saint-Denis-sur-Richelieu. Rapport archéologique. Site BkFg-10*. Québec, ministère des Affaires culturelles. 64 p.

NIELLON, Françoise et Marcel MOUSSETTE

1981 *L'Habitation de Champlain*. Québec, ministère des Affaires culturelles. 531 p.

PAULETTE, Claude

1994 *Giffard un souvenir des Jésuites*. Beauport, Ville de Beauport. 16 p.

PELOUZE

1843 « Céramique ». *Dictionnaire universel des arts et métiers*. Paris, Chez le roi, p. 184-213.

PIÉDALUE, Gisèle

1982 *Recherches archéologiques au Collège militaire royal de Saint-Jean, 1981*. Québec, Parcs Canada. 177 p.

PROULX, André

1979 *L'atelier céramique Charles Belleau*. Québec, ministère des Affaires culturelles. 246 p.

PROULX, André

1982 *Maison Massé St-Denis-sur-Richelieu. Évaluation du site archéologique (site BkFg-10)*. Montréal, ministère des Affaires culturelles. 102 p.

QUESNEL, Annie

1995 *Rapport d'inventaire et de surveillance archéologique. Îlot Méduse*. Québec, Ville de Québec. 224 p.

RAPHAËL, Maurice

1991 *La pipe en terre son périple à travers la France*. Vitrolles, Éditions aztec. 285 p.

ROMPRÉ, Christiane

1984 *Évaluation du potentiel archéologique des berges des rivières Lorette et Saint-Charles, district Duberger-Les Saules*. Québec, Ville de Québec.

ROULEAU, Serge

1998 *Rapport d'activités archéologiques rue De Saint-Vallier Est, 1998*. Québec, Ville de Québec. 71 p.

ROUSSEAU, Jacques et Guy BÉTHUNE

1977 *Voyage de Pehr Kalm au Canada en 1749*. Montréal, Pierre Tisseyre. 674 p.

ROY, Christian

2007a *La fabrique de pipes à fumer Henderson. Arrondissement Ville-Marie. Inventaire archéologique sur le site Henderson-Dixon, BjFj-135, Montréal, 2005.* Montréal, Ville de Montréal. 162 p.

ROY, Christian

2007b « Premiers regards sur le dépotoir de la fabrique de pipes à fumer Henderson, 1847-1876 ». *Archéologiques* 20. Québec, Association des archéologues du Québec, p. 38-54.

ROY, Christian

2008 « De deux nouvelles marques de fabricant utilisées par la manufacture de pipes à fumer Henderson de Montréal ». *Archéologiques* 21. Québec, Association des archéologues du Québec, p. 76-83.

ROY, Pierre-Georges

1916 « Tuileries et briqueteries à Québec sous le régime français ». *Bulletin des recherches historiques* vol. XXII no VI, p. 161-168.

ROYER, Martin

1992a « Saint-Roch, 28 mai 1845 ». *Archéologiques* 5-6. Québec, Association des archéologues du Québec, p. 82-92.

ROYER, Martin

1992b *La poterie Bell (Site CeEt-23). Fouilles exploratoires 1991.* Québec, Groupe de recherche en céramologie québécoise. 37 p.

SAINT-LOUIS, Denis

1984 *Maçonnerie traditionnelle. Document technique : régions de Montréal et de Québec. Volume I. Origine et caractéristiques des matériaux.* Montréal, Héritage Montréal. 147 p.

SAINT-PIERRE, Serge et Robert CÔTÉ

1990 *La fonction commerciale de Place-Royale entre 1820 et 1860. Synthèse.* Québec, ministère des Affaires culturelles. 309 p.

SALVÉTAT, A.

1882 « Céramique ». *Dictionnaire encyclopédique et biographique de l'industrie et des arts industriels.* Paris, Librairie du dictionnaire, tome II, p. 394-425.

SAVARD, Mario et Pierre DROUIN

1990 *Les pipes à fumer de Place-Royale.* Québec, ministère des Affaires culturelles. 409 p.

SIMONEAU, Daniel

1988 *Rapport de surveillance archéologique, îlot Saint-Nicolas, rue Ancien-Chantier, Québec.* Québec, Ville de Québec. 39 p.

SKANES, Roy L.

1983 *Recherche archéologique subaquatique à Saint-Denis-sur-Richelieu*. Québec, ministère des Affaires culturelles.

SMITH, Robin H.

1994 « Montreal clay tobacco pipe prices in 1852, 1856, 1869, and 1870 ». *Arch Notes*. Mai-juin 1994, vol. 3, p. 23-27.

SMITH, Robin H.

1998 « Montreal clay tobacco pipe makers, 1846-1902 » (<http://www.virtlogic.ca/pipe/mtlmake.html>).

SMITH, Robin H.

2001 « Robert Bannerman and the Bannerman family of clay tobacco pipe makers » (<http://www.virtlogic.ca/pipe/RBhtml.htm>).

TRAHAN, Pierre

1976 *Rapport de fouilles archéologiques. Nicolas Prévost potier à St-Denis-sur-Richelieu (1809-1818)*. BkFg-7. Québec, ministère des Affaires culturelles.

TRAHAN, Pierre

1978 *Rapport de fouilles archéologiques. Les potiers Tourangeau à St-Eustache et Trois-Rivières*. Québec, ministère des Affaires culturelles. 61 p.

TRANSIT ANALYSE

1993 *Surveillance archéologique à la meunerie de la maison des Patriotes à Saint-Denis-sur-Richelieu (site BkFg-10)*. Québec, ministère de la Culture et des Communications. 24 p.

TREMBLAY, Katherine

1984 *Rapport de fouilles et de sondages archéologiques, l'îlot Saint-Nicolas, phase I, CeEt-150*. Québec, Ville de Québec. 31 p.

TREMBLAY, Katherine et François VÉRONNEAU

1988 *Rapport de fouille et de surveillance archéologique, l'îlot Saint-Nicolas, Québec*. Québec, Laurent Gagnon. 34 p.

TRUDELLE, Charles

1887 *Paroisse de Charlesbourg*. Québec, Imprimerie générale A. Côté. 325 p.

WALKER, Iain C.

1977 *Clay tobacco-pipes, with particular reference to the Bristol industry*. Ottawa, Parcs Canada.

WALKER, Iain C.

1983 « Nineteenth-century clay tobacco pipes in Canada ». *The archaeology of the clay tobacco pipe*. Oxford, BAR, p. 1-87.

WEBSTER, Donald B.

1971 *Early canadian pottery*. Toronto, McLelland and Stewart. 256 p.